



De temps en temps...

*Echos de lecture des documents archivés
auprès des Archives du Patrimoine autobiographique
entre mémoire et avenir
Année 2006 - n°4*

E.R.: R. Westreich - Sq. A. Steurs 21/4 1210 Bruxelles

Siège :
Activités :

Courriel :
Site :
Téléphone :

Compte n° 310-1698823-51

A.P.A.-Belgique – a.s.b.l.
Sq. A. Steurs 21/4, 1210 Bruxelles
Bibliothèque Montjoie,
935-937 chée de Waterloo, 1180-Uccle
apabel@hiware.be
<http://apabel.zeblog.com>
02 791 19 66

Prix : 4 EUR

Avec le soutien de l'Echevinat de la Culture d'Uccle

ARCHIVES DU PATRIMOINE AUTOBIOGRAPHIQUE — BELGIQUE



| | |
|---|-----|
| Edito | 3 |
| Les Echos | |
| Maximilien Philips, " Un Welsh Cob nommé Timothy" | |
| <i>Echo : Simone Bellière</i> | -5 |
| Maximilien Philips, " Lettre du 3 octobre 2003" | |
| <i>Echo : Rolland Westreich</i> | -8 |
| Augustin Cambier, " Journal 1944" | |
| <i>Echo : Francine Meurice</i> | -10 |
| José Dosogne, " Mémoires d'une jeune vie dérangée" | |
| <i>Echo : Simone Bellière</i> | -13 |
| Murielle Fagnant, " Ce livre va vous raconter une grosse partie d'une famille qui a vécu des terribles histoires" | |
| <i>Écho : Beatrice Barbalato</i> | -15 |
| Michel Pire, " Mémoires de la Licorne" | |
| <i>Echo : Simone Bellière</i> | -17 |
| Charles Hannesse, " Quartier du Chat 1920-1930 – Souvenirs, Souvenirs..." | |
| <i>Echo : Beatrice Barbalato</i> | -18 |
| Albert Roussy, " De Genève à Irkoutsk, 6 août - 20 septembre 1883" | |
| " Récits de voyage en Sibérie " | |
| <i>Echo : Agnès France De Wandeleer</i> | -19 |
| Maximilien Philips , " La lettre du 20 octobre 2004" | |
| <i>Echo : Beatrice Barbalato</i> | -22 |
| Maximilien Philips, " Le Doberman et les avocats" | |
| <i>Echo : Simone Bellière</i> | -24 |
| Maximilien Philips, " L'indépendance du Congo, 30 juin 1960, vue du Jadotville et du Capitaine Brognion" | |
| <i>Echo : Michèle Piron</i> | -25 |
| Maximilien S. Philips, " Inventaire de mes souvenirs" | |
| <i>Echo : Simone Bellière</i> | -27 |
| Bernadette Verstraeten-Biquet, " Au fil de mes valises... Autobiographie" | |
| <i>Echo : Louis Vannieuwenborgh</i> | -28 |
| Jean-Dominique Defawe, " L'adoption, l'expérience du double lien" | |
| <i>Echo : Simone Bellière</i> | -31 |
| Paul Gérard Ebstein, " Souvenirs de Guerre 1939-1945" | |
| <i>Echo : Simone Bellière</i> | -33 |
| Serge Vollin, " Mes Aurès" | |
| <i>Echo : Simone Bellière</i> | -35 |
| José Dosogne, " Un retour au village" | |
| <i>Echo : Simone Bellière</i> | -37 |
| Qui sommes nous? | 39 |
| Un réseau européen | 40 |



De temps en temps est l'organe de l'ASBL

Archives du Patrimoine autobiographique - entre mémoire et avenir.

Notre vocation ? Collecter, conserver, commenter (échos de lecture) des documents autobiographiques et organiser des activités autour du thème de l'autobiographie. Le présent numéro réunit les échos de lecture des documents déposés entre Juillet 2004 et juillet 2005

Bruxelles, mars 2007

Chère lectrice, cher lecteur,

Au moment de mettre sous presse, nous venons de franchir la barre des cent dépôts. Ainsi, notre Archive semble avoir trouvé un rythme régulier de croissance de vingt à vingt-cinq documents par an. Nous commençons à bénéficier d'un certain bouche-à-oreille. Nous avons donc le plaisir de présenter dans ce numéro dix-sept nouveaux échos. Comme toujours, ceux-ci ont été rédigés selon le principe de la " lecture en sympathie ". Il s'agit avant tout de rencontres entre un déposant et un lecteur, de personne à personne, chaque lecteur s'exprimant selon sa sensibilité et son expérience.

Vous remarquerez que les mêmes signatures reviennent sous les échos, de numéro en numéro. Voici donc le revers de la médaille de cette amorce de notoriété : nous commençons à manquer de lecteurs... Nous ne pouvons pas lire tous les textes dans les délais que nous aurions souhaité. Souvent, les déposants attendent trop longtemps avant de recevoir " leur " écho de lecture. Je profite donc de ce numéro pour faire appel à vous : joignez-vous à nous, venez renforcer notre groupe de lecture. L'intérêt et le plaisir que vous retirerez au contact de ces vies qui s'écrivent et se racontent vaudront largement le temps investi. Vous pouvez nous contacter au 02 376 83 32 ou par mail à apabel@hiware.be. pour en savoir plus.

Je vous souhaite une bonne lecture... et rendez-vous à notre prochain groupe de lecture ?

Rolland Westreich

Président APA-Bel







Maximilien Philips, "Un Welsh Cob nommé Timothy"

Edition : Les deux Frères¹, 180 pp.

[Apa-Bel 93]

Echo : Simone Bellière

Cette autobiographie se présente sous forme de deux volumes dactylographiés, totalisant quelque 180 pages. Elle couvre une période qui commence vers 1970 et se termine abruptement le 10 novembre 2006.

Ces deux volumes sont essentiellement consacrés au cheval Timothy. Dans les années 70, Max Philips est antiquaire au Zoute ; ses affaires sont florissantes, la clientèle riche et intéressée par les objets et les meubles de bateau en provenance d'Angleterre (voir Apa-Bel 30, Mes antiquités). Par contre, sa vie conjugale se dégrade ce qui provoque chez Max Philips une dépression constante. C'est alors que son père lui dit " *pour t'aider, je ne vois qu'une solution... Le cheval ! Monte à cheval et ta vie sera transformée !* ".

Max Philips suivit le conseil et se présenta à L'Etrier où il apprit à monter avec un moniteur, Jef, qui devint son ami. L'équitation lui fit oublier ses idées noires. Après deux ans d'entraînement et de leçons, il décida d'acheter un cheval. C'est alors que débuta la quête d'" *Un cheval qui devait rester un compagnon jusqu'à la fin de ses jours et vivre heureux (...) il devait pouvoir accepter les enfants, tirer une voiture, supporter le climat de la mer et le sable, être facile à rattraper dans une prairie...* ".

Cette quête emmena Max Philips en Irlande, en Hollande, en Espagne, au Portugal, en Bretagne. Chacun de ses voyages est source d'anecdotes, de rencontres, d'aventures sentimentales, de fêtes. Mais c'est en Angleterre où il se rendait régulièrement pour acheter des meubles, objets anciens et gravures qu'il devait découvrir l'élevage de Welsh Cobs de Monsieur Holmes. Max Philips ressentit un coup de foudre pour " *un magnifique cheval extrêmement fier de lui et avec des yeux pétillants et malicieux. Il était rondouillard et pas trop haut (un peu moins d'1,50 m à l'épaule) mais il ne manquait pas de vivacité en sautant quelques obstacles. Il pouvait allonger son trot (...) il tirait aussi les attelages* ". Max Philips savait que c'était là la race du cheval qu'il désirait. Toutefois, il devait rentrer au Zoute et attendre que Monsieur Holmes soit en mesure de lui proposer quelques jeunes hongres qui pourraient lui convenir. Le choix de Max Philips se porta sur Timothy, un cob alezan qui portait une robe assez rare dans les bruns dorés. Marianne, son épouse, partagea le même coup de foudre pour ce cheval.

Suivirent alors, au fil des pages, les modalités de transport de Timothy vers le Zoute, la présentation du cheval à L'Etrier et aux autres cavaliers, notamment à Madame Van Damme² dont il sera question tout au long du récit et enfin de son installation dans une ferme proche qui appartenait à la Compagnie du Zoute. Max Philips ouvre ici une parenthèse pour déplorer l'évolution du Zoute qui subit la fièvre immobilière des années 70 au détriment de la piscine des dunes, du bois, des sentiers équestres qui furent balisés..., etc.

Après l'acquisition de Timothy, Max Philips nous convie à l'achat d'un attelage. Une fois encore, il trouva le modèle qu'il cherchait en Angleterre, une Governess cart de 1906, telle





que celle qui transportait les petites filles modèles de la Comtesse de Ségur. Cet attelage fut entièrement remis à neuf par son ami Willy, spécialisé dans la rénovation et le polissage des meubles anciens. Max Philips est un homme heureux. Il se montre tel qu'il est, aimant la bonne chère, les femmes, les chiens, les chevaux. Il donne l'impression de vivre sa vie en s'amusant mais il ne perdait jamais le sens des affaires. Or, à cette époque, le premier magasin d'objets érotiques s'était ouvert à Sluis, en Hollande, près de la frontière. Le climat était à l'érotisme.

Les relations de Max Philips avec Madame Van Damme s'étaient stabilisées : *“ c'était une ennemie perverse qui adorait le critiquer en public, mais adorait leurs rencontres secrètes. Elle devint une maîtresse parfaite ”*. Max Philips lui suggéra de poser nue, visage couvert, sur son grand étalon noir... Elle fut enchantée par cette idée et entraîna d'autres femmes à participer au projet. Les photos furent vendues fort cher à une excellente galerie d'art moderne.

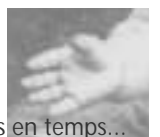
Dans le second volume, Max Philips nous entretient de l'achat d'une Range Rover et d'un van. *“ En quelques mois, je m'étais offert deux rêves d'enfant : pas vraiment la Jeep des américains de la Guerre mais je devais rester pratique. J'avais enfin mon cheval du Texas. Et une voiture à deux roues si je me cassais la figure avec Timothy ”*, écrit-il. Max Philips s'entraîne à conduire la Range et la remorque, il entraîne Timothy à l'attelage. Son cheval devint le plus célèbre du Zoute. Les enfants l'adoraient.

Les anecdotes se succèdent. Au manège, chacun voulait avoir son propre cheval. C'était avant la crise pétrolière, l'argent coulait à flot. Madame Van Damme et son amie Julie ramènèrent des chevaux du Portugal, un ami de Max Philips acheta un Welsch Cob, John, qui se retrouva compagnon de Timothy, dans la même ferme ; Joan, une de ses amies, acheta des chevaux en Pologne pour les revendre aussitôt ; Stan le Hongrois ramena un merveilleux cheval de Hongrie.

Max Philips nous raconte, entre autres fêtes et aventures, son voyage à Hanovre où se déroulait un concours d'attelage. Il accompagnait Stan le Hongrois et sa femme, également hongroise. Toute l'Europe s'était déplacée à Hanovre : les Princes de Norvège, la Reine des Pays-Bas, des Maharadjas des Indes, les familles les plus riches des Emirats arabes s'y étaient donné rendez-vous. La veille du concours, Max Philips et ses amis hongrois retrouvèrent d'autres Hongrois qui campaient près de leurs chevaux dans les écuries. Ils passèrent tous ensemble la nuit, sous tente et firent la fête jusqu'au matin en chantant, buvant, dansant... *“ Pour finir, cela devint un immense bordel aux pieds des chevaux et dans la paille fraîche... ”* dit Max Philips.

Dans d'autres chapitres, il nous raconte la castration d'un étalon à l'école vétérinaire de Gand, ou encore l'enterrement de deux amies, femme et fille d'un bijoutier du Zoute. Les anecdotes se suivent, racontées avec humour : camping sauvage dans le Zwin, description de la police montée à Londres, sans oublier les activités essentielles de Max antiquaire, toujours à la recherche d'objets, de mobilier, de gravures anciennes (avec chevaux) très à la mode. Il nous parle des courses hippiques ou des matches de polo en Angleterre. Il nous emmène une semaine dans les Ardennes où nous apprenons que Timothy n'aime pas la forêt et préfère les grands espaces.

Le mot FIN s'inscrit à la 54^{ème} page du 2^{ème} volume. Mais il y a 100 pages. Pour Max Philips, affamé d'écriture, il n'y a pas de fin. Au cours des 56 pages suivantes, nous l'accompagnons en Tasmanie, en Espagne, au Portugal. Il continue à jouir de chaque moment, de mordre dans la vie à pleines dents. De chacun de ses voyages, il rapporte un cadeau à Timothy. *“ A la fin, il ressemblait à un sapin de Noël avec un boudier rose de Tasmanie, les flons-flons espagnols de Séville et la longue cravate en osier offerte par mon frère Michel. ”*





Cette ambiance festive, qui précéda la crise pétrolière devait progressivement se dégrader. Le Zoute évoluait. La clientèle riche et raffinée qui fréquentait les magasins de luxe, se raréfiait. Max Philips ne trouvait plus ses repères. A partir de là, le temps s'effiloche. Sa situation financière se dégrade. Plus tard, sur les conseils de Madame Van Damme, il quitte Le Zoute pour Bruxelles. Timothy subit le contrecoup de cette évolution. Il aimait les vertes prairies de Flandre, le sable, les vagues, il aimait galoper dans le Zwin, tirer l'attelage dans les rues du Zoute et il se trouvait dans un manège, près d'une forêt pleine d'arbres qu'il détestait.

A Bruxelles, Max Philips avait ouvert un magasins d'antiquités, avenue Louise, mais sans grand succès. Après quelque temps, il en arriva à ne plus pouvoir payer la pension (très chère) de son cheval. C'est alors que des circonstances favorables lui permirent de se séparer de Timothy tout en lui assurant un avenir heureux. Il le mit à la disposition d'enfants handicapés qui le montèrent dans le château de Catherine de Sélys. Thimothy, entouré de rires et de tendresses y était heureux.

Nous ignorons comment Max Philips se retrouva concierge d'un immeuble à Uccle après neuf années passées avenue Louise.

Aujourd'hui, il cultive ses souvenirs et trouve dans l'écriture le plaisir de les faire revivre. Jamais il n'abandonna Timothy, qui termina sa vie dans des vertes prairies, parmi d'autres chevaux, avant de passer AU PARADIS DES CHEVAUX.

Ces dernières pages, empreintes de nostalgie, s'échelonnent dans le temps jusqu'à 2006.

1 Cfr. Beatrice Barbalato : " la page de couverture signale une maison d'édition. C'est ainsi que le lecteur est induit à penser qu'il s'agit d'un livre à circuit normal." De temps en temps, n° 3, 2005, p. 25.

2 Il s'agit d'un pseudonyme. Maximilien a rédigé la biographie de son amie dans Le croche-pied d'une vie, biographie d'Anne de ... Elle apparaît également dans Mes antiquités, 6ème partie, sous le prénom de Blanche. Voir De temps en temps, n° 3, 2005, pp. 17-23.





Maximilien Philips, "Lettre du 3 octobre 2003 ; Extrait du livre de comptes du 17 septembre 1971" 4 pp.

[Apa-Bel 13]

Echo : Rolland Westreich

Le temps et l'échotier

Lors d'un de mes premiers contacts avec Maximilien Philips en 2003, nous discutons au téléphone du premier dépôt qu'il venait de faire, qui relatait l'époque où il était antiquaire au Zoute. Il m'expliqua qu'il disposait encore de tous ses comptes. Me souvenant ce qu'on m'avait appris sur l'origine de l'écriture, qui remonterait aux tablettes de comptes des marchands mésopotamiens, je lui demandai de nous en faire parvenir un extrait. Pendant que nous en parlions, j'eus le fantasme furtif d'archéologues découvrant d'ici quelques millénaires les archives de l'APA-Bel et parmi elles, miraculeusement conservés, les comptes de Maximilien Philips antiquaire au Zoute, devenant la pierre de Rosette du déchiffrement comptable de la vie commerciale du 20^e siècle...

Max, lui ne rêvait pas du tout et m'envoya la même semaine un extrait de ses comptes, accompagnée d'une lettre explicative. Je survolai la lettre et me promis de rédiger un écho visionnaire, qui intégrerait le prix d'un secrétaire *Terence Morse* en francs belges en 1971, les cunéiformes babyloniens et l'archéologie du futur. Ce n'était qu'une toute petite page et une toute petite lettre, cela ne devrait pas être trop long à écrire. De toute façon, il n'y avait pas d'urgence, ça ne concernait aucun aspect essentiel de l'œuvre de Max, qui avait commencé à nous parvenir, volume après volume, mois après mois, année après année... D'une réunion du groupe lecture à l'autre, je répétais ma promesse, me faisais gourmander, le groupe lecture eut beau changer de responsable, je n'avais toujours pas pondé mon grand commentaire comptable... Puis un beau jour, Max nous annonça son dernier volume, il avait tout dit. On pouvait en douter vu la "rage d'écrire" de notre ami mais enfin, lui il avait fini de raconter sa vie sur plus de quinze cent pages tapuscrites alors que moi je n'avais pas encore réussi à écrire ce tout petit écho minuscule concernant une page de comptes de quinze lignes et une lettre de trois pages.

Je repris donc l'extrait de comptes. Je le lus et le relus, l'étudiai et le réétudiai. Mais rien à faire, aucune révélation transcendante ne se présentait à mon esprit. Pourtant, dans sa lettre, Max écrivait : " j'ai conservé mes lettres et mon livre de comptes. Comme vous le dites très bien, presque chaque meuble ou objet peut faire l'objet d'un récit. Je l'ai fait par moment. " Lui l'avait fait, en effet mais moi, quelle histoire en tirer ? Me donner une consigne à la Périclès, écrivez une histoire à partir d'un fauteuil en cuir Dowell, une garde-robe, trois cadres et une table de nuit ? Même sous forme de décor pour pièce de théâtre, cela n'entraîne pas vraiment dans le moule d'un écho pour les Archives du Patrimoine Autobiographique.

Appliquer les nouveaux critères narratologiques. " Qui parle " dans un livre de comptes ? Personne n'apparaît, personne ne se manifeste, descriptions et chiffres sont bien rangés comme par la plume du Grand Comptable Omniscient et Universel, celui qui sait quel chiffre va dans quelle colonne et pourquoi. Le trente-septième siècle comprendra-t-il encore que PA est l'abréviation de prix d'achat et PR de prix de revient ? Mais comment interprétera-t-il la colonne BNF, où en trouvera-t-il la clé ? A chacun ses problèmes... L'espace ? Un espace se dessine effectivement, car si l'on sait qu'il s'agit d'un stock d'antiquaire on se demande com-





ment l'a-t-il transporté, où l'a-t-il rangé et comment l'a-t-il présenté ? Le temps ? Le temps pourrait être dans les chiffres, qui dessinent un parcours, du PA le moins élevé au P Vente, chaque étape correspondant à une action, qui suppose un intervenant... Voilà que se profilent les personnages, les bons ouvriers dont l'action magique du travail ajoute une plus-value au meuble antique et les méchants bandits des grands chemins prompts à taxer la valeur ajoutée...

Décidément, tout cela était bien compliqué. " Un type spécialisé dans les statistiques pourrait suivre l'évolution de la Crise internationale causée par le pétrole rien qu'en examinant mes livres " écrivait Max dans sa lettre qu'enfin, je lus attentivement. Je décidai de laisser la comptabilité aux comptables et l'archéologie au futur, captivé par cette missive qui était probablement le meilleur résultat de notre échange, et je terminerai donc en citant quelques extraits, pour que le dernier mot revienne à qui de droit, notre ami Maximilien.

Je crois que nous allons nous amuser ! C'est une lettre bien élogieuse qui est tombée dans ma boîte car vous êtes le premier " inconnu " qui lit " Mes Mémoires ". Les différents lecteurs étant les membres de ma famille et quelques amis.

Je n'ai jamais rien publié car l'Édition est un autre métier. C'est à la mémoire de mon frère que j'ai indiqué : Édition des Deux Frères. Juste pour nous amuser.

Je ne possède pas d'ordinateur ni de E-mail. Malgré mes efforts, je suis incapable de m'en servir.

J'ai conservé mes lettres et mon livre de compte. Comme vous le dites très bien presque chaque meuble ou objet peut faire l'objet d'un récit. Je l'ai fait par moment.

Voilà un extrait de mon livre de comptes. [...]

Un Type spécialisé dans les statistiques pourrait suivre l'évolution de la Crise internationale causée par le pétrole rien qu'en examinant mes livres! [...]

Je n'ai pas toujours écrit ma biographie dans l'ordre chronologique car je ne voulais pas fatiguer ma famille par une multitude de récits sur les bateaux, par exemple. Ils n'aimaient pas tous les bateaux... Idem avec les antiquités... [...]

Mon style a évolué au cours de cette dizaine d'années. Souvent la sérénité m'a manqué ou des souvenirs étaient restés tellement puissants que je les mettais de côté.

C'est pour cela que j'ai raconté " Madame Fraywell " bien des années après. Je vous assure que je suis retombé dans l'ambiance de ce moment durant des semaines... Ce fut une expérience éprouvante mais magnifique. Je n'ai pu le faire que dans la solitude et après le décès de ma femme dont je devais m'occuper.

A partir de ce moment j'ai pu reprendre des histoires que je n'avais pas encore racontées. Avec bien plus de calme que cinq ans avant. Mais, à chaque fois, je retombais dans mon passé à tel point que je devais faire attention en conduisant ma voiture !

J'ai enfin terminé ma biographie depuis un an. Toutefois je n'ai pas beaucoup parlé des Ardennes où je me trouve depuis dix ans. Il ne s'est rien passé... Juste de la routine sans intérêt.

J'avais terminé ma biographie mais j'avais été gagné par le Mal d'écrire. C'était mon meilleur médicament...

Donc, maintenant j'écris des contes avec des histoires vécues mélangées à la fiction.

Mais ne vous en faites pas, je ne vais pas vous les envoyer car elles sont loin de la vraie vérité.





Augustin Cambier, "Journal 1944"

Cahier de 50 pages manuscrites accompagné d'un dossier d'annexes contenant les pièces relatives à une demande de pension pour veuve de résistant de guerre.

[Apa-Bel 42]

Déposante : Axelle Teyck

Echo : Francine Meurice

BIOGRAPHIE RECONSTRUITE À PARTIR DES ANNEXES

Augustin Cambier est né à Hornu dans le Hainaut en Belgique le 4 mai 1897 et décédé à Hornu le 14 octobre 1945. Littérateur wallon, il est auteur de pièces de théâtre en patois et d'un dictionnaire français-borain. Il fut fondateur du Cercle borain et président de la Ligue wallonne. Dans une de ses lettres de demande d'emploi, il signe en tant que déporté de la guerre 1914-1918, prisonnier politique en 1944 et condamné à mort par la Gestapo en 1944. Il exerça la profession de chef-comptable et de directeur du ravitaillement durant la guerre. Dès le 19 mai 1940, il œuvre au Comité d'intérêt public à Hornu comme secrétaire, comptable et interprète.

Le segment de biographie qui encadre le dépôt n° 42 et en situe l'intention couvre la période de juin 1944 à octobre 1944. Ce segment comporte quatre événements : l'emprisonnement de 7 jours à la prison de Mons en juin 1944 suite au meurtre d'un rexiste pour lequel Augustin Cambier sera disculpé ; la nuit du 7 au 8 juillet 1944, la nuit de la fuite par les jardins pour échapper à une arrestation à son domicile ordonnée sur la dénonciation d'un bourgeois rexiste, nuit durant laquelle il se cache dans une remise puis chez Monsieur Chevalier où son épouse et sa fille lui feront parvenir un vélo pour fuir à Tournai ; la période de clandestinité dans un grenier à Tournai où il vécut sous le nom d'emprunt de Léonard Hespel jusqu'au 8 septembre 1944 ; le retour à Hornu le 8 septembre selon le carnet de l'auteur et le 10 septembre selon les lettres de sa veuve¹.

LA STRUCTURE TEMPORELLE DU " JOURNAL 1944 " ET SON PACTE D'ÉCRITURE

Le Journal 1944 est composé de deux agendas imbriqués figurant successivement sur le même support, un cahier d'écolier ligné.

Le premier est un agenda d'éphémérides des conditions atmosphériques intitulé " Quel temps il a fait " et couvre la période du 1er février 1944 au 1er mai pour reprendre le 1er septembre 1944 et s'arrêter le 31 octobre de la même année. Cette partie occupe les dernières pages du cahier. Jour après jour, le diariste y note, avec un code de signes, les paramètres de la météo (nébulosité, soleil, gelée, rosée, pluie, averse, grêle ou orage, brouillard et vents etc.) sur une échelle de variations dont le raffinement touche à la poésie. Ces éphémérides s'arrêtent pendant les périodes de réclusion à Mons et à Tournai. Le lecteur s'interroge sur ce silence bien compréhensible – comment s'intéresser ou observer le temps qu'il fait quand on est assigné à résidence forcée ? C'est, greffées à cette notation impersonnelle et non verbale, au jour le jour, avec des blancs dans les périodes de trouble, qu'apparaissent les onze mentions verbales et personnelles suivantes :



“ Le 12 avril/0 *bombardement de Petit-Hornu* [le 0 signifie “ absence de nuages].

Le 15 avril/0 *bombardement de Saint-Ghislain*.

Le 22 avril/0 *bombardements de Hornu* (2).

Le 23 avril/0 *bombardements de Hornu* (3).

Le 26 avril /0 *bombardements de Champs des Sarts et d’Hornu*.

Le 1^{er} mai/ [signe désignant un soleil ardent avec degré maximum] *bombardements de Saint-Ghislain de jour et de nuit*.

Le 1^{er} septembre/3 [très peu de nuages] suivi de [signes signifiant soleil et vent de sud-ouest] *fuite des Boches*.

Le 2 septembre 3 [très peu de nuages] suivi de [signes signifiant soleil et vent de sud-ouest] *fuite des Boches*.

Le 3 septembre/ 3 [très peu de nuages] suivi du signe du soleil, *libération de Tournai*.

Le 4 septembre/4 [un peu couvert], suivi du signe du soleil et du signe de “ pluie fine” accompagné de la mention “ *très peu*”.

Le 8 septembre/3 [très peu de nuages], suivi du signe du vent du sud-ouest, *rentrée à Hornu.*”²

Ces onze mentions, excepté celle du 4/9/44, concernent des événements venant rompre le temps cyclique des saisons. Comme dans l’écriture prolétarienne, le temps n’a pas de relief personnel dans le récit de la vie. Ce qui est saillant, ce qui est notable, ce sont les événements sociaux ou les grands accidents ou les catastrophes, ici les bombardements³. C’est donc à ces endroits de rupture temporelle que la prise de parole a lieu et que se noue l’ébauche du récit de soi. En s’arrêtant à ces rares traces de mentions personnelles, le lecteur peut décrypter le code des signes météorologiques pour connaître le temps qu’il faisait ces jours-là et ressentir l’ironie amère en lisant ainsi aux dates des bombardements : “ absence de nuages” ou “ soleil”. C’est ce calendrier du “ temps qu’il fait” destiné à en garder la mémoire qui autorise donc les petites mentions de confiance en se laissant annoter. Il est curieux et émouvant de suivre le trajet du changement de registre de l’annotation verbale dans cette partie du *Cahier de Tournai*. En effet, avant le drame biographique de l’arrestation, le scripteur écrivait cette remarque infrapaginale pour conclure l’élaboration de son code de notation de la météo : “ tous ces signes donnent une appréciation générale, il y a lieu cependant de noter les cas particuliers”⁴. En guise de cas particuliers, à part les trois mentions accompagnant le signe “ gel intense”, *léger* du 26/2/44 et les signes “ pluie fine”, *très peu*, des 11/3 et 4/9, ce sont des perturbations autres que météorologiques qui seront notées : les événements de la guerre touchant la biographie du scripteur.

La datation du second agenda se situe dans l’intervalle des éphémérides, du 12 juillet 1944 au 18 août 1944. Cette dernière date mentionnée n’est sans doute pas la dernière date d’écriture car la quantité de la production y est plus importante que pour une journée. Cette période est celle de la clandestinité dans la cache à Tournai. Un autre type d’écriture caractérise cette partie, cependant tout aussi impersonnelle et non verbale, en grande partie. Augustin Cambier y note, comme s’il voulait se prémunir d’une destruction psychique, des contenus entiers de sa mémoire : des règles de jeux (échecs, dames, étoiles magiques, carrés magiques, déplacement des cartes, passe-temps) des constructions de tables de nombres (tableau permettant de calculer le nombre de jours entre deux dates, les carrés et les cubes des nombres de 1 à 1.000, le calcul explicatif de la requête du sage dans la légende des échecs alignant la somme des puissances de 2 à 2 exposant 64), des citations, des maximes et des pensées, des histoires drôles, des mots nouveaux et des corrections syntaxiques, une recette



du tabac au goût anglais. Aucun ordre ne semble réunir ces rubriques, seul le rapport au temps ludique, au " passe temps ", les rassemble. Ici également, le lecteur s'interroge sur le pacte d'écriture de ce journal. Le diariste se construit-il un cahier répertoriant des exercices de mémoire très précis et très conséquents, à l'instar du prisonnier politique du film des frères Taviani, *San Michele aveva un gallo con le penne rosse, verde, gialle* (1971) qui récite chaque jour son répertoire pour lutter contre les ravages psychiques et mémoriels de l'incarcération ? Le diariste copie-t-il dans des livres, qu'il aurait sous la main, de fastidieux calculs ou de fastidieuses règles de jeu, des " passe-temps " pour meubler la vacuité de la mise hors du temps ? Le diariste offre de toute façon à son lecteur, à travers ces pages d'écriture, un portrait significatif de ce qui meuble l'esprit d'un comptable, géomètre de 1944 quand il se trouve dans une situation extrême de détresse. Peut-être d'ailleurs est-ce ce contexte d'incarcération et de péril qui empêche le scripteur de se livrer en tant que sujet, de parler de lui en verbalisant son vécu ? Peut-être d'ailleurs est-ce l'effet terrible de la privation de liberté et la terreur de l'état de guerre et de clandestinité qui annulent le sujet scripteur – qui par ailleurs est écrivain – au profit d'une compulsion obsessionnelle de notation malgré tout, comme une sorte d'écriture sous censure maximum ? *Le journal de Tournai* ne dit rien de l'autobiographie événementielle du diariste mais les questions que celui-ci suscite trouvent des réponses dans les annexes.

LA MISE EN PAGE DE L'ÉCRITURE DE SOI

Augustin Cambier était comptable. Sa prédilection pour les mises en pages en colonnes dans son carnet est donc compréhensible – 27 pages sur les 50 alignent des chiffres ou des signes codés dans des colonnes tracées soigneusement, de millimètre en millimètre, dans ce petit cahier d'écolier ligné. L'apparence graphique de ces feuillets s'apparente à celle des livres de comptes. Le savoir-faire du métier s'applique ici à un autre objet que celui de gérer une comptabilité mais semble jouir de la beauté visuelle de la calligraphie des chiffres. " Le journal est né [...] des besoins du commerce et de l'administration [...]. La comptabilité a une double fonction : interne (gérer ses affaires en connaissance de cause) et externe (apporter une preuve en cas de contestation)"⁵. *Le Journal de 1944* mime ces conditions d'émergence du journal intime en laissant d'infimes et pudiques traces autobiographiques en marge de colonnes de chiffres.

¹ A partir du 8 septembre, il y a un changement notable de la couleur de l'encre. L'encre bleue est plus sombre. Le changement d'encre concerne les mentions, les dates elles avaient été écrites à l'avance. Les mentions s'achèvent d'ailleurs le 5 octobre alors que la datation, elle, se poursuit jusqu'au 31 octobre.

² Cambier, A., *Journal 1944*, p. 49

³ " En s'inscrivant dans la mémoire collective, les catastrophes et les révoltes transforment le temps cyclique en temps linéaire et confient à celui qui subit l'histoire la responsabilité d'en devenir l'acteur. " Paul Aron, *Lecture, in Les conteurs de Wallonie, Bruxelles, Labor, 1989, p. 117.*

⁴ Cambier, A., *Journal 1944*, p. 47

⁵ Lejeune Philippe, Bogaert Catherine, *Le journal intime, Histoire et anthologie, Paris, Textuel, 2006, p. 40.*





José Dosogne, Mémoires d'une jeune vie dérangée

août 2004 – mars 2005, pp. 91

Echo : Simone Bellière

[Apa-Bel 43]

COMMENTAIRE :

Le document comporte un second titre qui situe dès le début l'ambiance de cette autobiographie : " l'enfant au secret ". Il est accompagné d'une note d'intention, qui situe également l'essentiel du sujet, " Est-il possible de se construire à partir de pas grand-chose, presque seul, dans un village, alors que les parents et la ville sont loin " .

J'ai été plusieurs fois interpellée par le style de l'auteur qui s'apparente souvent à celui de Modiano. Toute la narration se situe dans le non-dit ; les apparences de la normalité nient les mystères. Les relations anodines dissimulent-elles des faits inavouables ? Le thème essentiel du récit est le secret plutôt deviné qu'affirmé.

ECHO DE LECTURE :

Le manuscrit comporte 91 pages présentées sous forme de courts chapitres, non numérotés, non titrés, seulement séparés par un espace blanc et un * astérisque. Tout est tapé par traitement de texte, donc aucune rature, aucun retour en arrière involontaire. Le document est daté : août 2004 – mars 2005 et situé géographiquement : lac du Der, lacs de la forêt d'Orient, La Plagne, Bruxelles.

D'après le contexte, nous pouvons situer l'âge de l'auteur qui serait né vers 1935. Dans cette partie autobiographique il ne nous entretient que de son enfance. Dès les premières phrases, le lecteur est en présence d'une énigme : l'auteur annonce sa situation ambiguë : pourquoi vit-il à la campagne, alors qu'il est un enfant de la ville ? Pourquoi ne voit-il sa mère que de temps à autre, une fois par an ? Pourquoi, s'il a un vrai père, une vraie mère et même une sœur qui vivent à la ville (Bruxelles), est-il " placé " chez des grands-parents, à la campagne ? La grand-mère dit à l'enfant : " tu as été malade, l'air de la campagne était nécessaire pour ta santé " . Elle n'en dira jamais davantage. L'enfant devine un mystère mais il est entouré de non-dits, de silences. Rien ne répond à ses questions. " La révolte vient plus tard, dit l'auteur, ensuite on passe sa vie à ramasser les morceaux et à les recoller. "

Tout le texte tente de mettre le lecteur en attente du secret. Pourquoi ses parents ne lui rendent-ils que de courtes visites ? Pourquoi, en 1940, après l'exode en France où l'emmènent ses grands-parents, loge-t-il à Bruxelles où il vit pendant quelques semaines avec sa mère, son père et sa sœur, comme si c'était " cela " la normalité. Et pourquoi après ces quelques semaines ses parents le renvoient-ils chez les grands-parents ? Toutes ces questions se bousculent dans la tête de l'enfant. Il n'est pas malheureux, il attend que sa mère vienne le chercher pour le ramener " chez lui " , à la ville. Il s'est cependant bien adapté à la vie rurale. Il habite son village tandis que ses parents habitent là-bas.

Mais cette séparation, cet exil le trouble. Il est " d'ailleurs " et ne sait pourquoi. Souffre-t-il de cet exil organisé ? Installé dans une étrangeté douceuse, il vit au rythme du village. Il évoque le travail de la terre (l'auteur parle de vignes et de tabac ce qui pourrait situer le village près de la Semois), la vie dure des travailleurs journaliers (tels ses grands-parents), la vie des animaux de la ferme, mais aussi l'omniprésence de la religion dans la vie du village. Il raconte les veillées au cours desquelles on évoque les pèlerinages, l'église, les messes du





dimanche. Sur la tablette de marbre, au dessus de la cuisinière Nestor Martin, trône la Vierge de Lourde et le Sacré Cœur. L'enfant est attiré par la liturgie, par la tendresse des représentantes de Dieu sur la terre, la cheftaine d'un mouvement de jeunesse; la sœur du curé, celles qu'il appelle " ses autres mamans ", qui l'entourent de tendresse et d'affection. A ce moment, il se croit une vocation de prêtre ; il serait à l'image du Christ qui parlait en paraboles idylliques d'harmonie céleste.

Lorsqu'il atteint l'âge des études secondaires, comme il n'y a pas d'école d'enseignement secondaire dans le village l'enfant retourne à Bruxelles. Il réintègre sa famille, père, mère et sœur comme s'il avait toujours vécu avec eux. Le silence, les non-dits s'installent définitivement. Il redevient enfant de la ville, sans heurt, sans explications. De son enfance bucolique, au village, il gardera une profonde complicité avec la nature, le goût de l'authenticité, le besoin viscéral de retrouver l'immensité de l'espace, notamment à la mer ou à la montagne.

L'auteur suggère le secret de son exil. Il aurait été rejeté par un père jaloux et " placé " hors de sa vue ? Cette réponse ambiguë, incertaine lui permettra de se reconstruire à partir d'une enfance étouffée par un silence assourdissant.





Murielle Fagnant : Ce livre va vous raconter une grosse partie d'une famille qui a vécu des terribles histoires

39 pp. plus 3 pp. manuscrites insérées
avec une double numérotation dans le texte

[Apa-Bel 44]

Écho : Beatrice Barbalato

Cette chronique a un double but, à mon avis : a) se libérer de la pression et des cauchemars psychologiques que Murielle a dû supporter pendant son enfance et qui perdurent dans le temps, b) faire participer l'Autrui/autrui à cette tranche de vie à la limite du concevable de nos jours. Histoire de l'impuissance aussi des institutions, lorsqu'il faut faire face à une maladie mentale dissimulée.

Histoire donc d'une enfance volée, d'une famille maltraitée par le mari/père, un sujet psychopathe que la loi, comme parfois il arrive, n'a pas été capable de freiner à temps. Le titre, *Ce livre va vous raconter une grosse partie d'une famille qui a vécu des terribles histoires* (c'est moi qui souligne), fait comprendre que l'intention de la narratrice est exactement de faire connaître à autrui sa dramatique enfance. Tapuscrit, comme je viens de le dire, avec l'insertion de trois pages manuscrites numérotées 5a, 5b, 5c, donc, ajoutées.

"*Tout commence à la jeunesse de mes parents*", c'est le tout début, où elle décrit très brièvement l'histoire de la rencontre de son père et sa mère et du mariage forcé. À la dernière page une description pleine de vitalité du renouvellement de la maison : un acte de renaissance, un peu avant de savoir que son père a été interdit de s'approcher à la maison de la famille. À la dernière ligne sa signature.

La narration se développe avec une multitude de notations particulières sur la violence de son père en famille ; une famille économiquement modeste, subjuguée par les obsessions, la volonté disproportionnée de puissance, une incroyable violence physique (et psychique) exercée par cet homme malade, objectivement psychopathe et sadique. Tout le récit n'est que la description serrée des peurs, des tentatives des composants de cette famille malheureuse de se soustraire à cette situation. Seulement après beaucoup d'années cet homme a été interdit, comme on vient de le dire, de s'approcher à la maison où sa famille habitait. Et, quand même, elle ne sera jamais définitivement à l'abri.

Quels sont les moyens à travers lesquels Murielle nous transmet le sentiment de cette situation ? C'est à la fin qu'elle 'révèle' d'être déjà adulte et de payer physiquement (et, certes, psychologiquement) les conséquences d'une enfance outragée.

Tout au long du récit, rien ne signale où nous sommes situés temporellement, ni par des dates ni par des circonstances précises. "Quelques temps après, une fois, souvent, tous les dimanches, quelques jours plus tard, tous les week end, quelque semaine plus tard, l'hiver on partait tôt le matin, un peu plus tard, quelques semaines après, un samedi," etc.. Il ne faut pas chercher longtemps dans le texte pour trouver une série d'expressions et d'adverbes qui donnent au récit un caractère d'un temps dilaté, un temps qui ne se terminera jamais, éternisé. L'espace est décrit souvent à travers l'ouïe. Attendre dans la peur la rentrée de son père signifie pour Murielle déterminer, pas après pas, où il se trouve, quand il sera aussi proche pour déclencher une nouvelle manifestation de violence. " Un soir quand mes sœurs et moi nous





étions au lit, on entendait encore qu'il cassait tout dans la maison. Nous entendions ma mère crier et pleurer, puis on a entendu 'je vais te tuer'. Ma mère a commencé à courir dans la maison, puis plus rien. Nous entendions mon père crier au loin 'ne reviens plus', etc., ensuite il a couru dehors, et il a pris sa voiture " (p. 4). Un autre exemple " *Les copains de mon père étaient beaucoup des hommes de café. Chaque fois qu'ils venaient, ils n'arrêtaient pas de boire et parler très fort. Nous étions dans notre lit, et nous les entendions. Ils n'arrêtaient pas de commander maman, on aurait dit qu'elle était une servante. Et même ils se moquaient d'elle. Nous étions tous tristes pour elle* " (p. 9).

Ce n'est pas le regard de Murielle qui mesure l'espace, mais bien l'ouïe. Il y a aussi l'espace relationnel : ce n'est pas vraiment l'endroit qui compte, mais la relation entre les personnes : " *J'étais juste derrière lui* " (p. 21) ; " *Un jour papa est allé chez sa mère* " (p. 20), etc. Enfin, c'est un peu élémentaire de le dire, mais justement ce n'est pas la topographie ni la géographie que Murielle veut signaler, mais la position des sujets par rapport aux endroits où les épisodes se déroulent.

Cette période est-elle terminée ? Le récit représente-t-il une sortie ? Pas vraiment, à mon avis. Le récit n'est pas réellement une progression, ni ne constitue un répit, ni ne pose de la distance. Cette marque dans la vie de Murielle reste un nœud impossible à défaire. Malgré toute sa compréhension de ce qui lui est arrivé, persiste au plus profond d'elle un noyau dur, compact, glacé. Je crois aussi qu'on a le droit à la douleur, que tout le deuil ne doit être élaboré, classé. Chaque vie est un témoignage vivant de ce qui s'est passé, un parchemin où les traces doivent rester visibles, singularisées. Ces blessures ouvertes sont aussi le signe fort de la possibilité de participer à la même humanité.

Plusieurs épisodes de violence sur les animaux y sont décrits, vrais actes de sadisme envers des chiens, des poules, des lapins (mort des lapins pp. 26-27). Toutes ces morts sont du père *spectacularisé*, comme si tout acte de violence était une démonstration de courage.





Michel Pire –Mémoires de la Licorne

300 pages environ

[Apa-Bel 45]

Echo : Simone Bellière

Le volume déposé à l'APA se présente sous forme d'un recueil dactylographié réunissant une sélection de bulletins mensuels parus au cours des années 1993 à 1998. Les dates de parution des bulletins et un numéro de référence identifient chaque bulletin. Certains bulletins sont paginés. Il n'y a pas de table récapitulative permettant de référencer les contenus ni la périodicité des bulletins.

Ce volume constitue un hommage rendu à Michel Pire. La commémoration des 35 ans d'activité de la librairie "La Licorne" fut l'occasion de réunir des témoignages d'écrivains, de lecteurs et amis, ainsi que de rendre la parole à Michel Pire, disparu quelques mois avant la commémoration, au travers de bulletins périodiques, parus de 1993 à 1998.

Ces textes ne s'apparentent ni à un récit de vie ni à une anecdote vécue par l'auteur, peut-être davantage à une chronique régulière. Selon une classification élargie, il pourrait s'agir de clichés, arrêtés à certains moments et sans liens apparents. En fait, le lien existe. Michel Pire s'implique face au lecteur potentiel, face aux éditeurs et aux médias, face à l'écrivain qu'il veut faire découvrir. Il est la courroie de transmission entre l'écrivain et le lecteur. Discret, Michel Pire s'exprime rarement en son nom, donc les textes ne se déclinent pas à la première personne à quelques exceptions près. Souvent, il emploie la première personne du pluriel "nous", il s'efface, probablement pour ne pas imposer un point de vue personnel, mais inviter néanmoins le lecteur à partager un plaisir ou éventuellement une désillusion, une critique. Mais ce choix stylistique ne contredit pas qu'il s'agit bien de l'expression d'une attitude personnelle et de témoignages d'une certaine approche de la vie culturelle bruxelloise. Dans le bulletin mensuel n° 75 de novembre 1993, Michel Pire résume brièvement sa relation avec la lecture :

"Mes parents ne lisaient pas. Personne autour de moi. Gravement malade des bronches à l'âge de cinq ans, j'ai été envoyé à la campagne quand il y en avait encore, là, des grands-mères pour vous dorloter. En fait de campagne, c'était une triste petite ville frontière mais les champs étaient proches (...) elle me mit à l'école du village là où on faisait jouer les petits et où on apprenait la magie des mots aux plus grands. J'ai délaissé les jeux et j'ai choisi la magie, tout de suite encouragé par une institutrice. (...) Rentré à Bruxelles, je savais lire et écrire (...) J'ai vécu le reste de mon enfance et de ma jeunesse à Forest (...) la plupart des jeunes et des adultes que je fréquentais ne lisaient pas (...) Possédé par une rage qui aurait pu me faire croire que tout le savoir essentiel passait par la littérature, j'aurais pu devenir intolérant. Il n'en fut rien. Le droit de ne pas lire ne conduit pas à un sous-statut comme on pourrait le déduire de certaines œuvres..."

Ici Michel Pire évoque l'attitude de certains écrivains tels que Danielle Sallenave ou Pennac. "(...) protégeons-nous d'un certain élitisme. Battons-nous seulement pour ce que nous aimons." Cette attitude ouverte et libérale se retrouve tout au long des feuillets adressés aux habitués de la Librairie La Licorne.





Charles Hannesse, "Quartier du Chat 1920-1930 – Souvenirs, Souvenirs..."

25 pp. dactylographiées

[Apa-Bel 48]

Echo : Beatrice Barbalato

L'auteur de ce bref et sympathique récit, Charles Hannesse, se présente à la première page. Sous le titre on voit sa photo, l'image d'un homme un peu âgé, très souriant. Il écrit dans l'avant-propos :

Lorsque mes parents sont venus habiter dans la petite chaumière du n° 130, rue Boetendael, j'allais avoir six ans en 1920. Les souvenirs des ces années de ma jeunesse passée dans le quartier me restent encore bien en mémoire après plus de quatre-vingts ans.

Le quartier du Chat fait partie d'Uccle (une des communes de Bruxelles ; l'avenue Brugmann, la rue Vanderkindere, la chaussée d'Alsemberg sont, entre autres, concernées). Ici une partie des habitants de Marolles s'est installée à l'époque de la naissante, monumentale construction du Palais de Justice (1862). Ces Ucclois en peu dépaysés garderont longtemps cette diversité au sein du quartier. Une diversité pleine de couleur aussi. Néanmoins l'auteur ne s'arrête pas au folklore, il raconte d'une espèce d'harmonie - malgré la pauvreté - entre coutumes, traditions, problèmes sociaux, parfois graves comme l'alcoolisme. "*La période, où j'y vécu était déjà celle de la deuxième et troisième génération de 'Marolliens'*" (p. 12). Un état d'âme de sympathie et de nostalgie accompagne l'esprit d'observation de l'auteur :

Les années ont passé, il est loin le temps où le quartier était aussi vivant. Les anciens "Marolliens" ont quittés les lieux pour plusieurs raisons. Quant au quartier lui même, à part les mouvement habituels des habitants et le passage de véhicules, il y fait très calme. Tout est tombé dans l'oubli.

Des formes de chat clôturent ces mots, au-dessous de son nom et la date Uccle, Février 2005. On est bien au-delà de toute métaphore de laisser des traces !!!

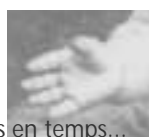
Les brefs chapitres sont rythmés de titres bien précis ; voir, par exemple : 6) Journées de la semaine ; 7) Journées de dimanches, 11) Les divers portraits ; 12) Les sobriquets ; 13) Quelques expressions.

Charles Hannesse exprime bien évidemment la volonté de garder la mémoire de petites-grandes histoires au caractère anthropologique, historique, et de coutumes, et de conditions de vie qui aujourd'hui nous semblent venir de la nuit de temps, comme le manque d'eau et de gaz dans les habitations (p.5).

Il bâtit en effet de la géographie humaine, où la structure des habitations, des rues, se soude avec la composition des noyaux familiaux, le partage de petites ressources, comme le travail de l'allumeur de réverbères ("*Lantereman*").

C'est un témoignage important, tout à fait intentionnel, finalisé à transmettre le passé de ce quartier particulier. En même temps ces descriptions sont comme des photographies claires et visibles. Le souci d'ancrer la narration à des endroits reconnaissables apparaît comme le fil rouge de ce retable.

Charles Hannesse est un narrateur fin et pas du tout neutre, en exaltant les caractères des ces habitants, il transmet une chaleur humaine due aussi, je crois, aux souvenirs liés à l'âge d'or de la jeunesse.





Albert Roussy,
" De Genève à Irkoutsk, 6 août - 20 septembre 1883"
32 pp.

[Apa-Bel 53]

" Récits de voyage en Sibérie "
42 pp.

Echo : Agnès France De Wandeleer

1^{ER} RÉCIT : " DE GENÈVE A IRKOUTSK "

" Le 6 août 1883, Albert Roussy, bachelier, âgé de 19 ans, quitte Genève pour se rendre à Irkoutsk chez Monsieur Soukatcheff qui l'a engagé comme précepteur de langue française pour ses enfants. "

Albert Roussy quitte donc Genève pour se rendre à Irkoutsk en Sibérie. Ce qui représente, à la fin du XIX^{ème} siècle, un déplacement d'environ 9.500 Kms à travers l'Europe par différents moyens de locomotion. En bon observateur, ce jeune diplômé décrit son voyage avec clarté et précision et invite le lecteur dans un univers semblable à celui du " Tour du Monde en 80 jours " de Jules Verne.

Se déplacer à cette époque dans cette région était une véritable épopée. Parti le 6 août de la gare de Genève, il arriva le 21 septembre 1883 à Irkoutsk, presque six semaines plus tard, après avoir emprunté plusieurs moyens de transport : trains, bateaux, traîneaux ou tarantass, bacs, télègue (sorte de char de paysan).

Tout au long de cet aventureux parcours, le jeune homme fait la connaissance de voyageurs amicaux, sympathiques et de bon conseil. Rencontres précieuses qui permettent à Albert Roussy de partager ses connaissances et d'échanger de multiples impressions. Tout d'abord, un maître de mathématiques, M. Courvoisier, ensuite M. Raievski, inspecteur général des gymnases en Sibérie, qui se révéla un excellent compagnon de route.

Jusque Moscou, le voyage se passe plus ou moins confortablement. Il trouve la ville " laide mais intéressante " très contrastée par rapport à la beauté des intérieurs privés. À l'approche de la Sibérie, les déplacements se font en tarantass, tirés par trois chevaux, sur des routes très cahoteuses et désertiques. La pluie, souvent présente, rend les rues des villes traversées boueuses et les maisons sales. Que dire de l'inconfort des hôtels où les lits sont rudimentaires : un sommier dans un cadre de bois.

Tout au long du récit, Albert Roussy, en bon observateur, commente avec objectivité ce qu'il voit et nous livre avec émotions ce qu'il vit.

Après quarante-quatre jours de voyage, il arrive Irkoutsk.

C'est avec joie qu'il traverse l'arc de triomphe en bois à l'entrée de la ville mais aussi avec des regrets car " toute difficile qu'elle soit, cette vie de voyage a ses moments de plaisir, cette façon de voyager (...) est en quelque sorte plus agréable que notre façon européenne (...) si la distance est moins vite parcourue, on voit (...) plus (...) depuis le tarantass que depuis nos express et si quelque point de vue vous intéresse, vous descendez de voiture et faites





quelques pas à la suite de votre équipage” .

SECOND TEXTE : “ RÉCITS DE VOYAGE EN SIBÉRIE ”

De Genève à Saint-Pétersbourg

Dans la première partie de ce recueil édité en 2000, se trouve les impressions du premier voyage en Russie d'Albert Roussy, reprises de son carnet de voyage dans lequel il y retrace son emploi du temps jour après jour, ainsi que les menus quotidiens.

D'une manière simple, il transcrit son cheminement vers Dresde où il doit rencontrer Monsieur Soukatcheff qui va l'engager comme précepteur pour ses enfants. Toutefois, on retrouve dans les textes journaliers son humour décalé quand il raconte des anecdotes du quotidien comme des petits instants de bonheur, mais aussi le temps de chaque jour, le prix des choses et le mot russe qui les désigne. Comme témoin de son époque, il décrit son emploi du temps quotidien, ses rencontres, ses découvertes touristiques ou culturelles. Il mettra six à huit jours pour rentrer à Genève après avoir fait un détour imprévu par Mayence.

De Genève à Irkoutsk

Les quatre pages plus une carte retraçant le voyage d'Albert Roussy en 1883 forment un complément au premier récit.

En Sibérie, 1887

Ce texte est une autre version du voyage d'Albert Roussy.

Il est paru sous forme de feuilleton dans le Journal de Genève du 12 mai au 27 mai 1887. Il est présenté sous une forme plus littéraire que la première partie de ce dossier. Il est complété d'un texte descriptif d'Irkoutsk et de quelques lettres que l'auteur a adressé à la société de Géographie de Genève après sa nomination comme membre correspondant.

Dans ses lettres, A. Roussy informe son correspondant genevois de ses découvertes politiques, historiques, géographiques, technologiques et même météorologiques.

Albert Roussy est attendu à Saint Pétersbourg en tant que précepteur des enfants de monsieur Soukatcheff. Durant son voyage à travers la Russie, il porte un intérêt très vif pour les régions qu'il traverse.

La précision qu'il apporte dans les descriptions des paysages, l'observation attentive des conditions de vie précaire des populations, de la pauvreté mais aussi de la beauté des ethnies qu'il rencontre font de ces récits des documents pertinents sur les conditions exceptionnelles et pénibles de vie dans cette région de Sibérie. " Tout le monde sait que la Sibérie est le déversoir du trop plein de la Russie " écrit-il p. 24 ch. VI.

D'une part, l'auteur dénonce avec beaucoup pertinence, les injustices faites par le gouvernement et les erreurs d'appréciation de la société en général. D'autre part, il décrit avec beaucoup d'élégance la beauté des paysages: les plaines, forêts, rivières, lacs, mer. S'il admire avec des mots sensibles, les formes, les couleurs, et les lumières particulières aux différentes heures de la journée, c'est en poète qu'il partage avec le lecteur non seulement ses émotions, mais aussi des réflexions sensées sur les découvertes les plus variées qu'il éprouve en traversant les immenses contrées de Sibérie. Et avec clairvoyance, il transmet ses observations sur les rites particuliers perpétués dans les régions éloignées des villes depuis de nombreuses générations.





Emerveillé, le jeune homme s'enthousiasme pour la région très vallonnée et boisée du "Baïkal". Il apprécie la variété de senteurs diverses de bouleaux, de trembles, de pins et mélèzes sans oublier les célèbres cèdres de Sibérie. Il y découvre même, un météorite de grande dimension qu'il contourne à pied en 7 à 8 minutes.

Tout au long des pages, Albert Roussy montre un grand intérêt pour les populations d'ethnies très différentes qu'il rencontre en Sibérie et particulièrement leurs coutumes comme celle de l'une d'elles dans la région du " Baïkal" d'accrocher un ruban de couleur dans un arbre précis en témoignage d'un vœu ou d'une prière.

"Je l'ai dit au cours de mon récit, ce ne sont pas des études que j'ai voulu présenter, ce sont de simples croquis, quelques descriptions, je n'ai pu dire qu'une faible partie de ce que j'ai appris en Sibérie ; suffira-elle à vous faire connaître ces contrées, à vous les faire apprécier comme elles les méritent ? je l'espère."

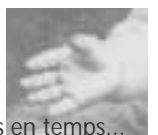
Irkoutsk et environs, 1883

Quelques compléments d'information sur Irkoutsk :

Description de la ville, sa position, son aspect et quelques particularités, les cultes. Sa population : Russes, Sibériens, Européens, Polonais, Juifs, et tous les représentants de tous les peuples de l'Asie.

LETTRES DE SIBÉRIE, 1886

Quatre lettres d'Albert Roussy adressées à la Société de Géographie de Genève. Dans ses lettres, il informe son correspondant genevois de ses découvertes politiques, historiques, géographiques, technologiques et même météorologiques.





[Apa-Bel 54]

Echo : Beatrice Barbalato

La lettre m'a été adressée en tant qu'Italienne, d'où vient un certain ton de moquerie quand l'auteur évoque des idées reçues sur les Italiens, et se présente comme un amusant parcours de regards croisés.

Les grands événements de l'histoire ont déterminé l'état d'âme des grands-mères de Maximilien Philips : de ces souvenirs il sourit, comme des préjugés qu'elles ont essayé de lui transmettre pendant son enfance.

[...] D'abord, ma grand-mère maternelle était autrichienne et viennoise... Née vers 1880, elle détestait les Italiens qui avaient repris la Lombardia... Bien avant sa naissance... C'était ainsi ! De plus ces sales Italiens s'en étaient pris aux Autrichiens en 1915. La bataille de la Piave restait célèbre... Mais les Italiens avaient gagné grâce à l'aide de la France ! Ce qui faisait que ma Grand-mère détestait autant les Italiens que les Français... Mais comme elle racontait fort bien l'histoire, je l'écoutais durant des heures quand j'avais cinq ans. Et ces Français sanguinaires qui avaient décapité Marie-Antoinette ! De plus les Autrichiens méprisent les Allemands... Il ne restait plus grand monde de fréquentable si ce n'est les Anglais qui étaient en train de battre Italiens et Allemands dans le désert. Pouvez vous imaginer qu'à mes 65 ans je me souviens parfaitement des cris de joie que ma Grand-mère et ma mère poussaient aux victoires de Monty ?

Aujourd'hui Maximilien est un homme âgé ; il a su garder cet esprit jeune et enfantin, et analyser chaque instant et circonstance de son éducation comme conséquence et optique d'un caractère, d'une personnalité, d'un parti pris.

J'avais une autre Grand-mère d'origine française qui n'en avait que pour Napoléon I et Napoléon III. Je n'avais jamais rien compris aux nombreuses campagnes d'Italie de ces deux empereurs.

Maximilien Philips continue avec ses souvenirs d'enfance à propos de Napoléon, des uniformes, des chevaux, pour arriver rapidement à la fin de la Seconde Guerre Mondiale.

Les mineurs italiens étaient bien traités par la Belgique. Nous n'avions rien contre eux et je ne connaissais même pas Mussolini. Je n'en avais que pour les Américains. Si les Italiens vivaient dans les baraquements en bois ils n'étaient pas plus malheureux que la moitié de la Ville de Liège. Libérés assez rapidement, certains firent venir leur famille et d'autres quittèrent le pays. Les Belges trouvaient les Italiens assez joyeux et on assista à la renaissance de petits commerces oubliés. Comme les menuisiers, les ébénistes et les polisseurs dans le domaine de l'Art ! Et aussi quelques épiceries avec des tomates ! Oui, des tomates !

Le récit continue au sujet de l'école.

Ma sœur cadette n'avait pas entendu les récits horribles des mes Grands-Mères : l'Autrichienne et la Française. Elle se fichait bien de ces guerres anciennes et elle ne pensait qu'à danser et à se fabriquer des robes et des jupes comme les nymphettes italiennes de son





école. Ma sœur ne savait même pas où se trouvait l'Italie ! N'empêche que c'est elle qui introduisait les premières jeunes Italiennes dans notre maison. Je trouvais immédiatement que la différence entre un garçon et une fille était énorme ! Le père d'une de ces jeunes filles fabriquait de la glace comme jamais on n'en mangeait à Liège. Il prit l'habitude de faire une petite halte devant notre maison. Un petit âne tirait la charrette surmontée par deux énormes couvercles en cuivre jaune... C'est ainsi que je trouvais que ma Grand-mère avait beaucoup exagéré ! Elle pouvait continuer à taper sur les Italiens mais plus sur les Italiennes !

Une ridiculisation de toute forme de préjugés et d'idées reçues constitue le fil rouge de cette lettre pleine de bonheur.





Maximilien Philips, "Le Doberman et les avocats"

Texte dactylographié, 2004, 70 pp.

Echo : Simone Bellière

[Apa-Bel 59]

S'agit-il d'un extrait autobiographique ou plutôt du rappel de quelques souvenirs où l'auteur fut davantage témoin qu'acteur ? Je cite ici Erri de Luca¹ qui pourrait définir le parcours de M. Philips : (...) *ils cherchent la ligne directe, la plus courte, poussés par l'impatience de leur âge et leur confiance dans la ligne directe des voyages. Il n'en va pas ainsi. Entre ces points s'écoule la vie qui est une digression continue, une divagation imperturbable qui a besoin d'obstacles, de renoncements, de bonnes fortunes et de malheur aussi pour s'accomplir. Ce n'est qu'à partir d'un arbitraire point d'arrivée que l'on peut croire à un parcours. (...) Du capharnaüm du passé ne ressort pas la ligne hachurée d'un dessin, mais la force possédée par un point de départ.* Ainsi en est-il du parcours de Maximilien Philips. Les pages qu'il nous a livrées nous présente son itinéraire comme (...) *un enchevêtrement, un chemin sinueux qui pour s'accomplir, ne suit pas de cap mais dérive.*

Les deux anecdotes présentées sous un titre unique se situent au Zoute dans les années 80, dans le milieu très particulier de la Jet-set et des " *marchands* " de luxe et de loisirs (dont Max Philips, antiquaire). Comme les autres, il participe au jeu de la frivolité... La première anecdote raconte le viol de la fille d'une " *amie* ". Les avocats de la défense dénie le viol en fondant leur conviction sur le fait que le sperme retrouvé sur le pull de la jeune fille est du sperme de chien. Incompétents ou simplement, complaisants, ils sont ridiculisés par un argument irréfutable car le chien en question *est une chienne.*

La seconde anecdote " **Le crime de Neder...** " met en scène quelques représentants de la noblesse locale, comtes et comtesses et autres célébrités, invitées à un week-end de dans un château de l'arrière-pays. D'après l'auteur, il ne s'agissait pas de rencontres " *échangistes* " mais plutôt de réunions privées, organisées en toute discrétion entre gens de bonne compagnie, enclins à un libertinage sans conséquences. Un viol et un meurtre sont commis au cours de la nuit ce qui n'interrompt pas les jeux amoureux qui se poursuivent dans l'indifférence jusqu'à l'arrivée de la police. L'évènement ne suscite aucun commentaire. Il est relégué au second plan des préoccupations des invités.

Max. Philips raconte ces deux anecdotes sans porter de jugement. Il rend compte de manière très imagée de l'ambiance qui régnait à ce moment-là au Zoute. Sa manière de décrire les évènements le situe en marge. Il assiste et constate. Il entremêle ces récits avec ses propres aventures amoureuses. Il est intéressant de noter le style parlé de l'écriture : parfois triviale, parfois grossière mais aussi sentimentale et souvent pleine d'humour.





[Apa-Bel 60]

Maximilien Philips,
"L'indépendance du Congo, 30 juin 1960,
vue du Jadotville et du Capitaine Brognion"
38 pp. dactylographiées, décembre 2001

Echo : Michèle Piron

Maximilien Philips nous entraîne dans les aventures qu'il a connues entre juin et octobre 1960 dans les premiers temps de l'indépendance du Congo, alors qu'il était jeune officier radio de la Marine marchande belge. Il ne manque pas d'agrémenter sa narration d'anecdotes ironiques et truculentes en jeune observateur qui apprend de plus en plus vite ce qu'est la vie.

Le récit de son premier voyage démarre le jour de l'indépendance du Congo, le 30 juin 1960. Son navire, le *Jadotville*, désigné comme navire-amiral est amarré à Matadi (Congo) et attend les instructions. Le 1er juillet se passe à faire visiter le Jadot à toute la population locale de Matadi. *"Une ambiance formidable sans le moindre incident sérieux. Les Noirs touchaient à tout et me demandaient des milliers d'explications que j'étais incapable de fournir. Alors, j'inventais n'importe quoi. Ces gens étaient persuadés que tous nos navires allaient devenir congolais."* Le 5 juillet embarquent le gouverneur Cornélis accompagné de son épouse ainsi qu'un fameux paquet de militaires et de fonctionnaires avec leurs familles. *"Vers la cabine et hop, touristes ... Question de passer inaperçus ... Le soir, on dansait déjà dans les salons."*

Le vendredi 9 juillet à Lobito (Angola), une vingtaine d'officiers belges débarquent pour prendre le train vers le Katanga. *"Nous embarquons encore du cuivre et une grosse centaine de passagers qui viennent directement du Katanga par le train. Le Jadot est bourré."* Le Jadot lève l'ancre et fait route vers Anvers via Ténériffe. La vie à bord s'organise. *"Nous avons une volée d'enfants qu'il faut distraire à tout prix. La monitrice et quelques femmes de bonne volonté sont submergées. Elles nous demandent de fabriquer des jouets... Tout l'équipage se met à fabriquer des jouets, et des beaux ! Pour ma part, je fabrique des marionnettes de 80 cm de haut. Ambiance du tonnerre !"*

Après une dizaine de jours de voyage, le Jadot arrive à Anvers où l'attend une foule immense, sans la moindre fanfare, ni le moindre officiel. *"Tout le monde pleurait. Du haut de la passerelle, je voyais débarquer les enfants qui brandissaient les jouets que l'équipage avait fabriqué. C'était une belle récompense pour nous !"*

Le deuxième voyage de Maximilien se déroule à bord du *Capitaine Brognion*, vieux et sympathique "Victory" qui avait connu la guerre. Le 4 septembre, le navire arrive à Lobito où Maximilien n'hésite pas à faire des heures supplémentaires en pointant à la douane les petites marchandises débarquées. Le 9 septembre, le *Capitaine Brognion* quitte le quai de Lobito pour ancrer au milieu de la baie. *"Je vis une barge s'avancer vers nous. La chose était claire. Ou nous allions charger des choses dangereuses ou nous allions en décharger. Et quand on met un navire à l'écart, c'est la joie à bord ! Cela signifie une prime en plus !"*

Commence dans le plus grand secret un chargement d'armes, de munitions et de matériel militaire pour le compte de la Force Navale belge. Ce "trafic" se poursuivra quelques jours plus tard un peu plus loin sur le fleuve Congo et de nouveau à Lobito.





"Il y avait des centaines et des centaines de petites caisses de munition. Je fis la chaîne avec les autres. J'avais pris beaucoup de précautions avec la première caisse mais au bout de la dixième je les balançais au copain comme des sacs de patates. ... On fumait, on buvait ... Je pensais à mes heures supplémentaires payées double et aux 12 % en plus." A Pointe-Noire (Congo Brazzaville), ce sont des troncs d'arbres qui sont chargés. Après une courte escale à Dakar, le 18 octobre le Capitaine Brognion arrive à l'aube au bout du môle de Zeebrugge. "Une volée de camions de la Force navale arriva avec le décor du 21 juillet !" Le voyage se termine le lendemain à Anvers.





Maximilien Philips, "Inventaire de mes souvenirs"

Texte dactylographié, 35 pp.

Echo : Simone Bellière

[Apa-Bel 61]

Maximilien Philips fait le bilan de son activité littéraire. Il subdivise ses souvenirs sous trois titres. La première partie, "*la rage d'écrire*", sous-titrée : "*je mets de l'ordre...*" exprime son désir de classer ses différents écrits, selon la période de sa vie qu'il évoque, mais également selon le thème particulier qu'il développe. Dans une deuxième partie, il explique l'organisation et la gestion matérielle de ses souvenirs qu'il entrepose dans des caisses. (+/ une douzaine de "caisses"). Dans la troisième partie, il résume brièvement la vingtaine de nouvelles écrites depuis 2000 jusqu'à 2005.

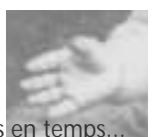
Il ressort de l'ensemble de ce bilan que ce n'est qu'après le décès de sa femme Marianne, en 1999, qu'il s'est senti libéré de toute contrainte et qu'il a pu donner libre cours à sa "rage d'écrire". Il participa à des concours de nouvelles et connut la déception de n'être pas retenu. C'est à peu près vers cette époque (2003) qu'il entra en contact avec une Association qui rassemblait les autobiographies des belges. Ce fut pour lui un vrai bonheur que d'être lu et de recevoir des critiques désintéressées de ses écrits. Le stock de ses souvenirs s'avéra inépuisable, ce qui eut pour conséquence d'enrichir l' Apa-bel de quelques septante années de souvenirs. Etant donné le volume (en m3) de son œuvre, Maximilien Philips classa ses mémoires et nouvelles dans des caisses, répertoriées selon une logique interne, spécifique à l'auteur. Il faut dire que certaines "Nouvelles" ou (Fictions autobiographiques), comportent dix volumes et quelque 600 pages.

L'Apa-bel a déjà rédigé des échos de lecture pour plusieurs de ses mémoires. A titre de repère, l'ensemble de l'autobiographie se répartit selon les titres suivants :

- Ecole primaire à Liège
- Mes années studieuses 1951-1957
- Ma radio est au lac 1957-1960
- Ma marine à moi 1960
- L'indépendance du Congo 1960
- Le poignard de la Mer Rouge
- Retour à bord du Jadoville 1960
- Mes antiquités 1963-1974
- Les années de glisse 1981-1987
- Mes années de concierge 1988-1994

Pour terminer ce bilan de ses écritures et de ses souvenirs, nous retiendrons cette conclusion:

"Ecrit après les mauvais résultats des examens de son cœur, ce "Testament" ne vaut pas un clou ! J'essayais de réagir et je le fis mal. Cela ne reste qu'un document d'un homme devenu un peu fou... Mais au moins il est véridique."





Bernadette Verstraeten-Biquet, "Au fil de mes valises... Autobiographie"

[Apa-Bel 63]

Editions de Saint-Gilles, 2005, 400 pp., 13,5 x 20,5, photos

Echo : Louis Vannieuwenborgh

Plutôt qu'un garçon manqué, j'aurais aimé qu'on me trouve une fille réussie. L'épigraphe, reprise de Françoise Giroud, ainsi que la photo de Bernadette Verstraeten-Biquet, grande femme sportive au visage souriant, ouvert, dévoilent le thème principal de l'autobiographie dont on tient en main l'élégant volume imprimé, riche de 400 pages.

Etre un garçon manqué dans la nombreuse famille – six filles, un garçon – du Docteur Biquet, né en 1910, traditionaliste, grand catholique, pose des problèmes de relation. Le père a pour sa famille un dévouement absolu. La discipline qu'il fait régner rassure sa part d'angoisse et d'émotivité mais ses ordres ne se discutent pas, "*manières*", "*caprices*" sont réprimés. A table les claques fusent à gauche, à droite, même si elles n'atteignent pas toujours la perturbatrice réelle. On obéit immédiatement et sans contestation. Or, un rien enflamme Bernadette, l'enthousiasme, elle aime expliquer son point de vue, ce qui n'est pas le cas de sa famille. Ce qui lui manque, c'est un contact en tête-à-tête avec ses parents, une conversation à l'abri des commentaires fraternels aigres-doux. L'impatience, car elle est impatiente, la ténacité, car elle est têtue, la font se réfugier dans le mutisme, la bouderie.

Bernadette redoutait l'autorité du père mais pour rien au monde n'aurait voulu perdre son amour en se révélant inférieure à ses attentes. Ses notes scolaires étaient excellentes, proches du maximum. Un jour qu'elle revenait à la maison avec un infâme 36 sur 40, au lieu des habituels 39 ou 38, elle pensa se jeter sous le train.

Les pages consacrées à son enfance nous font pénétrer dans une famille catholique très pratiquante dans les années 1950, Bernadette étant née en 1945. Ferveur, rites, traditions se succèdent de page en page. Des anecdotes révèlent l'enracinement des rituels. Ainsi, au retour d'une excursion faite en voiture, craignant une rentrée tardive, les grands-parents, pour gagner du temps, font déjà réciter la prière du soir. D'autres réflexes déplaisent cependant à Bernadette, par exemple la peur de fréquenter "*n'importe qui*", rend ses parents très frileux dans leurs contacts sociaux. La seule sortie que s'autorise le père est la réunion hebdomadaire de Saint-Vincent de Paul, qu'il préside.

La mère de Bernadette, très pieuse, femme de devoir, communie tous les jours. La photo du pape figure sur sa table de nuit. Physiquement, spirituellement, au service de sa grande famille, elle est démunie dans le domaine affectif. Elle n'est ni la confidente de ses filles ni leur conseillère en matière de féminité. C'est d'une tante, restée vieille fille, que Bernadette recevra les ouvrages qui feront son éducation sexuelle. Elle se fait cette promesse : ne pas avoir la vie de maman.

Cheftaine, capitaine de l'équipe de netball, première à savoir nager à la maison, à treize ans, Bernadette a sa taille adulte. Elle est volontaire, endurente, décidée. L'Exposition Universelle de 1958 lui fait entrevoir l'immensité du monde et lui donne le goût de découvrir, de vivre autre chose. Elle assiste au Congrès National de Scoutisme : "*j'ai le sentiment de commencer à vivre!*"





Après qu'elle a décroché brillamment son diplôme d'humanités, se pose la question de la poursuite de ses études. Attirée par les langues, rebutée par une carrière d'enseignante que lui ouvrirait l'Université, Bernadette choisit les études de secrétariat de direction... avec l'impression qu'elle aurait pu viser plus haut.

Bernadette, à 16 ans, avait rencontré le prestigieux frère d'une amie, Xavier Verstraeten, 26 ans, ingénieur, en partance pour le Katanga. Deux ans plus tard, ils se revoient et se promettent l'un à l'autre. Ils réalisent leur promesse lors du retour en congé de Xavier. Les choses vont aller très vite, ils se fiancent le 25 octobre 1964, se marient civilement le 14 novembre, religieusement le 5 décembre. *"Mon Dieu, comme tu es belle"*, lui dit sa mère, seul compliment de ce genre qu'elle lui ait adressé. Les jeunes mariés s'embarquent à Anvers, destination : le Congo. C'est à bord du *Jadotville* que Bernadette fêtera son vingtième anniversaire¹.

Imaginons l'état d'esprit de Bernadette quand, tendue vers l'horizon, aux côtés de son mari, environnée par les cris des passagers et le vol des mouettes qui annoncent la terre, ce qu'elle espère de son avenir : simplicité, sociabilité, générosité, réalisation de soi dans les rapports humains, elle le découvre concentré dans ce petit point vert qui grossit au large : l'Afrique !

L'Afrique ne la décevra pas ni les Africains, mais la politique s'en mêle : Mobutu accède au pouvoir. La zairisation du Congo, les troubles rendent leur situation intenable. Septembre 1967, Xavier et Bernadette rentrent en Belgique, seuls, car leurs chances d'être parents sont faibles. Xavier trouve un emploi d'ingénieur dans une conserverie en Italie. Ils ont le bonheur, en 1969, d'y fêter la naissance de leur premier fils, François.

Le grand-duché de Luxembourg, où Xavier a trouvé un emploi mieux rémunéré, n'est peut-être pas la région qui convient à Bernadette, surdéterminée par son adolescence dont les rêves secrets étaient de rendre tout le monde heureux à la façon des fées, d'être un garçon et d'être libre. La raideur des Luxembourgeois, la forêt qui sépare les villages, l'isolement lui causent une sensation d'enlèvement. Ni les voisins ni les rares collègues de Xavier ne suffisent à éteindre sa soif de contacts humains et chaleureux.

La construction de leur maison à Oetrange et la naissance de Florence en 1973 créent un dérivatif. Leurs nombreux voyages sont des moments de bonheur à l'état pur². Cependant, de retour à Oetrange, elle rêve d'autre chose. Elle apprend le luxembourgeois, se rend à Taizé, où elle vit une expérience mystique bouleversante qui renforce sa foi. Elle travaille comme secrétaire à mi-temps dans une fédération sportive. En 1979, c'est la naissance de son second fils, Laurent. Pour rompre l'isolement à Oetrange, et attirer sa famille aux nombreux enfants, Xavier et elle font construire une piscine dans le jardin. Mais ni la prière, les cours de bibliothécaire, d'analyse transactionnelle, d'homéopathie, d'astrologie, tous entrepris dans un but de connaissance de soi, d'épanouissement et de mieux-être ne parviennent à combler le vide intérieur, la journée solitaire d'une femme à la maison rythmée par les passages impersonnels du laitier, du facteur, du boulanger.

La féminité insolente de sa fille renvoie à la sienne, étouffée par sa nature de garçon manqué. Bernadette ne parvient pas à partager son désarroi avec ses parents. Elle a l'impression, qu'une fois de plus, ils lui déniaient le droit d'être elle-même. Le jour de leur 45^{ème} anniversaire de mariage, elle est incapable de prendre la parole, elle leur en veut, elle se cadenasse... comme aux jours de son adolescence.

Après les vacances, le vide du quotidien. Ni le jardinage, ni les confitures, ni les cours de jardinage biologique, ni... Bernadette s'interroge : *"moi qui aime le rire, la vie, le mouvement, l'amour et qui n'ai aucune patience, sais-je encore aimer ? l'ai-je jamais su ?"* Sur le chemin





de la dépression, Bernadette rencontre Marc. Cette ébauche de relation la culpabilise. Une mise à distance entre Xavier et elle lui semble salutaire. Elle s'installe à Arlon, puis retourne à Liège avec Florence.

Paradoxalement, le début de l'éclaircie fut la vente de la maison d'Oetrange, prélude à la procédure de divorce par consentement mutuel. Elle comporte trois tentatives de conciliation. A la troisième, Bernadette fait un retour sur elle-même. Elle se sent plus forte depuis qu'un autre regard l'a fait revivre en lui accordant l'importance qu'elle recherche depuis son adolescence. N'a-t-elle pas été trop exigeante vis-à-vis de Xavier? A-t-il jamais manqué de gentillesse, de générosité? Elle s'en ouvre à Xavier : *"Je ne veux pas me présenter devant le juge, je ne veux pas divorcer"*.

Ils rachèteront une maison, vivront heureux mais n'auront plus beaucoup d'enfants ! Leur voyage de réconciliation sera grandiose.

Bernadette aura, encore récemment, eu recours à son caractère déterminé. D'abord pour supporter une délicate opération à la hanche, ensuite pour mener à terme un bien difficile périple. En octobre 2002, elle tombe en arrêt sur une annonce : *"Rejoignez un groupe convivial de personnes désireuses d'entreprendre un des plus fantastiques voyages de leur vie : écrire leur autobiographie"*. Elle rejoint le groupe JMV (J'écris ma Vie), mène son projet à bien et pose la plume le 1er janvier 2005.

Du point de vue de la forme, on relève dans l'autobiographie de Bernadette les fréquentes apostrophes au lecteur : *"Rappelez-vous"*, *"Vous l'avez deviné"*, *"vous ferai-je une confidence ?"*, *"je ne peux m'empêcher de vous citer ici"*, *"vous pouvez me croire"*. Sans doute sont-elles à mettre en rapport avec la spontanéité et le besoin de sociabilité de l'auteur, mais elles disparaissent dans les relations de moments dramatiques (l'accident sur le fleuve, la séparation d'avec Xavier). La présence du lecteur se fait plus lointaine et le recours à l'apostrophe, qui est aussi une aide à l'écriture, n'est plus nécessaire.

Présence du lecteur ou de l'auditoire? le projet autobiographique ayant été mené au sein d'un groupe, la lecture à haute voix des épisodes terminés a peut-être favorisé l'apostrophe aux lecteurs/auditeurs.

Les dialogues apparaissent à tous les moments forts, spécialement à tous les épisodes liés aux étapes de la féminité : apparition des premières règles, fiançailles, mariage, annonce des grossesses.

Mme Verstraeten présente son autobiographie comme une chronique. Avec raison : les dates précises sont très nombreuses, le récit se poursuit rigoureusement selon la ligne du temps. Les flash-back et les anticipations, utilisés logiquement, ne sont pas la caractéristique de son texte.

La particularité la plus importante, peut-être, porte sur le statut du texte. Autobiographie classique dans sa plus grande partie, elle relate des faits révolus qui n'entretiennent avec le moment de l'écriture que les problèmes habituels de mémoire et de présentation. La partie relative aux prodromes et la séparation temporaire d'avec son mari, est au contraire, liée avec le moment de la rédaction. Mise en place et en perspective des faits passés en vue d'un résultat : la reprise de la vie commune. Ce glissement de statut du texte est perçu par le lecteur comme un enrichissement. De même, la relation de l'accident dramatique sur le fleuve Congo est, par son intensité, un moment de temps présent inclus dans l'autobiographie.

¹ *Pour la vie à bord voir aussi le dépôt Apa-Bel n° 60 de Maximilien Phillips, radio-télégraphiste du Jadotville quelques années auparavant.*

² *L'un d'eux, chez des amis, au Zaïre, s'est terminé dramatiquement. Bernadette n'a dû la vie sauve qu'au fait de savoir nager. Les dix pages haletantes qu'elle consacre au récit de l'accident survenu sur le fleuve et la disparition de leur ami et de sa mère, se lisent et se relisent par le lecteur, qui n'en croit pas ses yeux.*





[Apa-Bel 79]

Jean-Dominique Defawe,
"L'adoption, l'expérience du double lien"
Récit recueilli et mis en forme par Danielle Wacquez,
Editions Traces de vie, Bruxelles 2004, 157 pp.

Echo : Simone Bellière

NOTE PRÉLIMINAIRE

Une certaine ambiguïté se dégage du texte de Jean-Dominique Defawe. Qui est " Je " ? Celui qui dicte ou celle qui écrit ? Dans la préface, Danielle Wacquez, mère adoptive du jeune chilien Juan-Domingo, devenu Jean-Dominique, explique la genèse du récit de vie. Elle évoque le double lien qui s'est développé entre celui qui parle (JE, Jean-Dominique) et celle qui écrit (Danielle Wacquez), depuis la conception du livre jusqu'à son aboutissement.

Danielle Wacquez reconnaît la difficulté de l'entreprise. " *Il m'est arrivé plus d'une fois de sentir combien cet exercice d'équilibre entre le rôle de narratrice et de mère était périlleux, tentée de mêler récit entendu et perceptions personnelles* ", écrit-elle. Je suis perplexe. Comment la rédactrice, affectivement impliquée dans une relation d'interdépendance, peut-elle traduire les émotions " dictées " par le fils adoptif, âgé de 25 ans ? Bien qu'un réel souci d'objectivité et de vérité semble avoir animé les deux auteurs de cette autobiographie, il est probable que certaines situations ou certains souvenirs aient été interprétés du fait de la présence ou le regard de l'autre. L'écho de lecture ci-après s'en tient au texte, tel qu'il est publié et quelles que soient les réserves émises quant aux autobiographies orales, rédigées par un tiers.

ECHO DE LECTURE

L'autobiographie se présente sous la forme d'un livre de 157 pages, illustré d'une vingtaine de photos couleur, édité à compte d'auteur. Il est préfacé par Danielle Wacquez, mère adoptive de l'auteur. Il comporte plusieurs sous-titres : la chronologie linéaire du récit apparaît dans ces subdivisions. De la naissance de Juan-Domingo (J-D) à San Javier, à 300 km au sud de Santiago du Chili, 1980 (?), jusqu'aux premières expériences dans la vie professionnelle, le récit met en évidence toute la problématique de la double appartenance d'un enfant adopté.

J-D s'avère inquiet quant à la place qu'il occupe dans le monde en général, et dans sa famille d'adoption en particulier. Vers l'âge de 12 ans il désire connaître ses racines, connaître les faits qui ont amené son adoption. Il ressent une forme de culpabilité : pourquoi a-t-il été abandonné par sa mère, placé, jeté à la rue ; qui sont ses parents naturels ; pourquoi a-t-il été adopté, lui et pas ses frère et sœur ? Est-il aimé ? Ce questionnement se double d'un sentiment d'exclusion dû à la couleur de sa peau bronzée. J-D apprend qu'il est né au Chili, dans une " *poblacione* ", c'est-à-dire une espèce de cabane en bois, au sol en terre battue, aux fenêtres en plastique ; il apprend que sa mère naturelle vivait dans une pauvreté extrême ; que dès sa naissance, il a été placé chez ses grands-parents avec ses frère et sœur ; que son père ne l'a pas reconnu à la naissance. Dénutri, rachitique, il apprend qu'il fut hospitalisé, puis adopté, à 18 mois, par une famille belge.

L'essentiel de son " *Récit de vie* " est axé sur cette double appartenance, Chili ou Belgique ? Famille déstructurée, démunie, au Chili, s'opposant au milieu familial cultivé et aisé, en





Belgique ? Belge ou étranger bronzé aux yeux bruns, confronté aux attitudes racistes gratuites?

L'enfance de J-D dans sa nouvelle famille se déroula sans problème " *mon impression globale est positive* ", dit-il. Il s'entend bien avec les trois enfants du couple adoptif. Thomas, le grand frère qui représente l'exemple à suivre ; Christine, la grande sœur, qui choie et console et enfin Vinciane, complice des jeux. Il arrivait que, malgré la bonne entente qui régnait dans la fratrie, les trois aînés se réunissent, sans lui, ce que J-D ressentait comme une exclusion. D'autre part, dès l'école primaire, il fut confronté aux propos racistes; " *sale noir, tête de goudron, rentre dans ton pays, et autres injures encore plus douloureuses.* "

La famille Defawe aimait les plaisirs simples tels que marche, randonnées, camping sauvage, vie au grand air. Tous les enfants furent louveteaux, ensuite scouts ou guides, routiers et plus tard, J-D fut assistant de troupe. C'est dans ce milieu très structuré et bien encadré qu'il s'intégra avec bonheur. Mais le seuil inévitable à franchir était le voyage au Chili et la rencontre de J-D avec sa famille naturelle. Accompagné de ses parents adoptifs et de son frère Thomas, ce retour était prévu comme un passage obligé, avant l'entrée dans l'âge adulte. " *Quand j'eus 17 ans, et que je me trouvais en dernière année de collège, ils (mes parents adoptifs) jugèrent le moment opportun pour organiser le voyage.* " Si J-D était heureux de revoir son pays, il était par contre perplexe quant à l'idée de revoir sa mère, " *je ne voulais pas vivre un deuxième rejet (...) Je ne voulais pas prendre le risque d'une déception difficilement surmontable.* "

Contrairement à ce qu'il craignait, il fut accueilli en fils prodigue par sa Madre, par ses neuf frères et sœurs et sa nièce, fille de sa sœur aînée Bella-Rosa. A ce moment-là, entre ses deux familles, il se sentit comblé. Revenu en Belgique, J-D termina ses Humanités au Collège et s'inscrivit à l'Institut d'Enseignement Infirmier.

Pendant toute cette période d'adolescence, J-D se révéla très séduisant auprès des filles ; il sortait beaucoup, étudiait très peu. Il se décrit lui-même comme grande gueule, frimeur, attaché à son apparence physique. Il aimait être le centre d'intérêt et s'y employait, ce qui n'était pas également apprécié par tout le monde. D'après lui, cette attitude compensait un complexe d'infériorité, qui s'était développé au fur et à mesure que l'ambivalence de sa double culture le perturbait. Lorsqu'il eut à proposer un projet de stage d'infirmier, il choisit naturellement l'hôpital qui l'avait accueilli, peu après sa naissance à San Javier, au Chili. A cette occasion, il retrouva toute sa famille, avec le même enthousiasme accueilli et fêté.

J-D se rendait compte que sa culture européenne s'opposait souvent à la culture d'Amérique latine dans de nombreux domaines affectifs. Le Chili l'attirait mais il savait que sa vie s'était tracée en Belgique, d'autant plus que son métier lui permettrait de réaliser la synthèse de ses aspirations. Lui, qui n'aimait pas l'étude, s'engagea à développer sa formation en médecine tropicale pour participer aux actions de M.S.F dans les pays du tiers-monde.

Au terme de ce récit, J-D estime: " *je me sens dans un nouvel ancrage. Pour cela, il me fallut non seulement rechercher mes origines, mais aussi intégrer la trajectoire entière de ma vie. (...) A travers les aléas de mon itinéraire, je peux dire qu'actuellement je suis habité par un sentiment d'unité, créateur d'ouverture plus profonde et de dynamisme mieux ciblé.* "





Paul Gérard Ebstein, Souvenirs de Guerre 1939-1945

45 pp., annexes, photos

Echo : Simone Bellière

[Apa-Bel 80]

En 45 pages, probablement écrites par traitement de texte, ni ratures ni notes manuscrites, l'auteur évoque son enfance et son adolescence.

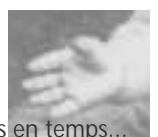
Paul-Gérard Ebstein est né à Bruxelles en 1926, dans une famille juive originaire d'Alsace. Bien intégrée à la vie bruxelloise, la famille gère une entreprise axée sur le commerce de l'acier. C'est une famille très religieuse, attachée aux rituels et fêtes traditionnelles juives. L'auteur dit à ce sujet " *j'ai été éduqué dans la religion mais je ne me souviens pas d'avoir souffert de réactions antisémites, à l'école par exemple.* " Il fréquente le Lycée français et l'Athénée Robert Catteau. Jusqu'en 1939, il estime avoir eu une enfance heureuse, sans soucis matériels. Son père meurt en 1934, " *mais à cet âge là, la mort d'un père est moins difficile à supporter* " écrit-il.

En 1939, à la déclaration de guerre, la famille, dispersée, ressent la nécessité de se réunir et, surtout, d'inciter les grands-parents à quitter l'Alsace. C'est à Angers que les Ebstein s'installèrent avec plusieurs membres de la famille, oncles, cousins, grands-parents, etc. Après l'invasion de la Belgique, le 10 mai 40, ils quittent Angers pour descendre vers le Sud. Ils n'ignoraient pas que la condition des juifs en Allemagne devenait de plus en plus dangereuse mais à aucun moment ils n'imaginèrent la réalité dramatique de la situation, même lorsqu'ils durent se faire enregistrer comme Juif et porter l'Etoile Jaune (l'auteur dit ne l'avoir jamais portée).

L'avancée des troupes allemandes était inéluctable. D'Angers, la famille émigra vers la zone libre. Elle séjourna à Marseille jusqu'à l'arrivée des Allemands, puis quitta Marseille pour Grenoble, occupée par les Italiens (moins préoccupés par la " question juive " que les nazis). Un des cousins de Paul Gérard (Paul-Gérard Ebstein s'était mué en Paul Gérard) Roby, avait entre-temps adhéré à un réseau de Résistance à Marseille. Il poursuivait ses activités dans le maquis. Grâce à lui, toute la famille put bénéficier de faux papiers où ne figurait plus le J indicatif. Après Grenoble, lorsque les Allemands prirent la relève des Italiens, la famille s'installa dans la Drôme, à Crest, jusqu'à la Libération.

Pendant toutes ces années, l'auteur souligne que les circonstances lui furent toujours favorables et que, sans la clairvoyance de son cousin Roby, et sans un peu de chance, il aurait probablement eut à subir le traitement spécial réservé aux juifs : arrestation, déportation...

En contrepoint du récit de la vie quotidienne, l'auteur rappelle la religiosité de la famille : malgré les difficultés du ravitaillement, aussi longtemps que ce fut possible, tous les repas étaient casher, la viande devait être produite selon le rituel d'abattage, la vaisselle " lactée " toujours séparée de la vaisselle " carnée " ; les poissons sans écailles tels que l'anguille, exclus... La stricte observance des principes devait induire une carence alimentaire telle que la nécessité de manger de la viande non casher s'imposa. Pour le jeune Paul Gérard, ce fut un véritable traumatisme : " *Maman est allée acheter une poêle, de la vaisselle, des couverts spéciaux et elle nous a forcé à manger cette viande...(..) nous nous sommes sentis pareils à des pestiférés* "





Ensuite, ce fut la libération suivie quelques mois plus tard par l'offensive des Ardennes. Il fallait attendre encore avant de rentrer en Belgique.

Enfin, au printemps 45, la famille réintégra Bruxelles et les locaux de l'entreprise de commerce d'acier, boulevard du Midi. Outre les locaux commerciaux, Roby y installa un Service d'Aide aux Juifs.

A Bruxelles, la famille avait repris tous ses rites, mais l'auteur écrit qu'il s'est rendu compte, lorsqu'il s'est marié, qu'une telle rigueur était difficile à respecter. Aussi, dit-il aujourd'hui je mange de la viande du boucher du coin, mais jamais de porc ni de crustacés

L'auteur conclut ce bref récit en dédiant ces souvenirs à la mémoire de Roby :

C'est grâce à son dévouement que notre famille a été sauvée, j'ai eu peur, j'ai eu froid, j'ai eu faim, mais personne de notre proche famille n'a été déporté (...) Sans lui, des centaines de jeunes et de nombreux adultes n'auraient pas échappé à la Shoah. Sa disparition, en 1974 m'a fait autant de mal que celle d'un père, ce qu'il a été pour moi.



Serge Vollin, "Mes Aurès" 150 pp., photos couleurs

Echo : Simone Bellière

[Apa-Bel 82]

" Mes Aurès " constitue le tome 1 du catalogue raisonné du travail de Serge Vollin. Il s'agit d'un catalogue d'exposition, réalisé grâce aux concours d'un mécénat anonyme. Ce catalogue a été offert à l'Apa-bel par le peintre et dédié par l'auteur à l'occasion des Journées de l'Autobiographie, organisées par l'APA (France) à Lyon en 2006.

Il comporte 166 pages dont la préface de Laurent Danchin ; une centaine de reproductions en couleurs, commentées par le peintre, " Mon Histoire ", dédiée à son fils Philippe " *pour qu'il ait la conscience tranquille plus tard* ", comme l'annonce l'auteur. Le texte est traduit en anglais dans le même volume.

ECHO DE LECTURE

Il s'agit d'une double lecture : d'une part le texte autobiographique " Mon histoire " et d'autre part, l'œuvre peinte. Les deux écritures s'entrecroisent ; les reproductions des dessins et tableaux (tous ultérieurs à 1990) et les commentaires qui les accompagnent étayent l'autobiographie, se rejoignant pour atteindre le lecteur-spectateur au-delà de l'imagerie et au-delà des mots. Si Serge Vollin invite à partager son enfance dans l'Aurès, il veut également témoigner de ce que fut, pour lui, la guerre d'Algérie.

Après la mort de sa mère, en 1998, torturé par ses souvenirs, S. Vollin. a fait un séjour dans une clinique psychiatrique pour retrouver son " vrai " passé. C'est après sa sortie de la clinique, et par l'intermédiaire de son fils Philippe que ses souvenirs se sont imposés. En ajoutant un prénom supplémentaire à son nom, son fils Philippe TAHAR VOLLIN, a ressuscité 52 ans de cauchemar, qu'il avait voulu effacer de sa mémoire.

Cherif Ben Amor, alias Serge Vollin, est né le 20 décembre 1946 à Messaouda, dans un petit hameau des Aurès, à l'Est du massif de l'Atlas, en Algérie, d'une mère berbère et d'un père français. Son père se remaria peu après sa naissance et sa mère fut répudiée et obligée de l'abandonner à sa belle-mère. Celle-ci était méchante et intéressée, elle maltraitait le jeune garçon et tenta même à sa vie pour avoir sa part d'héritage. Dès son plus jeune âge, il devait assumer de nombreux travaux domestiques, s'occuper des animaux et garder les chèvres.

Fin 1954, un premier instituteur était arrivé de France pour le grand bonheur de l'enfant qui échappait à sa belle-mère et pouvait enfin fréquenter une école et s'instruire. Cela ne dura que quelques mois. Le 1er novembre 1954, l'instituteur fut assassiné. Historiquement cette date marque le début de la guerre d'Algérie. Il n'y eut pas de nouvel instituteur. Cherif Ben Amor retourna garder ses chèvres dans la montagne. Pour se distraire pendant ces longues heures d'inactivité, il se mit à dessiner sur les rochers. Un officier français s'intéressa à ses dessins et amena l'enfant à la caserne où il lui donna des cahiers, des crayons de couleur et plus tard, une plume et de l'encre. Il fut adopté par toute la caserne où il apprit à lire et à écrire. Dans son village, il voyait tous les jours les femmes et les hommes travailler le métal, les bijoux, les tapis etc. S. Vollin explique que ce contact quotidien avec l'artisanat local a laissé son empreinte dans la tonalité et les coloris de ses dessins.

Vers 1957, l'enfant retourna vivre chez sa mère qui s'était remariée avec un Harki qui l'adopta. Cherif Ben Amor perdit son patronyme et devint Cherif S.N.P (Sans Nom Patronyme).





Ce nouveau nom devait profondément influencer son comportement ultérieur. A partir de ce moment, il vécut de la vie des Harkis ; se déplaçant au gré des circonstances, de caserne en caserne. C'est dans une de ces casernes qu'il fut confronté à la torture des fellaghas. Deux dessins datés de 2001 illustrent ces souvenirs : p. 72 : *"Gégène – acrylique sur carton"* et p. 73 *"Fellagha – acrylique sur papier"* Ce dernier dessin est accompagné d'un commentaire *"Prisonnier à la caserne, le fellagha est dans la cellule. Je me suis représenté en djellaba, en train de lui lancer la galette que ma mère vient de faire pour lui. Sur la droite, on voit la sentinelle le dos tourné. C'est mon père qui ce jour-là montait la garde devant la guérite"*.

L'auteur nous retrace ensuite son parcours algérien, partageant la vie des soldats français, sénégalais, Harkis et parfois dans des forteresses (kasbahs) celle des gens du village. Pendant toute cette période, les embuscades, les tirs, les explosions se succédaient. Ainsi, fut-il témoin d'une explosion qui détruisit la tour de guet de la Kasbah et tua un soldat français. En représailles, 25 civils du village furent fusillés et les magasins dévastés. L'instituteur, un curé dénommé Memis-Rabi, (Fils de Dieu), perdit la raison suite à ce massacre. Ce souvenir continue à hanter Serge Vollin aujourd'hui encore.

Quelque temps plus tard, dans un petit hameau près de Bouzina, dans l'Aurès, les fellaghas prirent la caserne d'assaut. A ce moment-là, les harkis étaient séparés des "vrais français". Après avoir pris la caserne, les fellaghas "s'occupèrent des harkis". Le père de Chérif S.N.P. fut tué cette nuit-là par les Fellaghas, mais sa mère le sauva. L'enfant réalisa alors que sa mère l'aimait vraiment. La fin de la guerre d'Algérie approchait mais simultanément, la sécurité matérielle de la vie de caserne se terminait. Obligé de travailler pour survivre, sans formation spécifique, Cherif S.N.P. dut accepter les dures conditions de commis agricole alors qu'il était issu d'une famille de riches propriétaires qui avait beaucoup de terres, des arbres fruitiers et des centaines de palmiers. Il ressentit âprement cette condition de dépendance.

Vers 1962-63, la plupart des Harkis quittaient leur pays pour la France mais la mère du jeune garçon refusa de partir et resta en Algérie avec sa sœur. Ce fut une mauvaise période pour l'adolescent " sans nom " dénommé par ses compagnons bâtard, fils de pute, âne etc. Il répondait à ces injures par la force et des bagarres souvent violentes l'amènèrent à plusieurs reprises en prison. Pour fuir sa condition il partit pour Alger où il travailla pendant deux ans dans un restaurant avant de se décider à rejoindre la France. Là, un choix s'offrait à lui : soit séjourner dans un camp de rapatriement regroupant les Harkis en attendant de toucher les indemnités qui lui étaient dues, soit assumer son indépendance en vivant de petits travaux qui lui permettaient de subsister. Il choisit cette seconde solution.

En 1968, il réintégra la nationalité française qu'il avait acquise de naissance. En 1970, sur les conseils du commissaire de police de Voiron, il abandonna son nom arabe pour celui, plus français, de Serge Vollin. Le petit garçon de l'Aurès qui avait vécu la guerre d'Algérie au jour le jour, qui avait partagé la vie quotidienne de Harkis, qui avait appris à lire et à écrire dans les casernes françaises, qui avait choisi, et son nom, et sa nationalité est aujourd'hui un peintre naïf, berbère français d'origine algérienne, vivant en Allemagne... un archétype de l'immigré arraché entre plusieurs cultures. Ses dessins et peintures, toutes ultérieures à 1990 évoquent de manière symbolique son attachement à son enfance dans l'Aurès.

P.S. Dans un second recueil, inspiré de "Journal d'une dépression positive" Serge Vollin annonce qu'il poursuivra " Mon Histoire ".



José Dosogne, "Un retour au village"

188 pp.

Echo : Simone Bellière

[Apa-Bel 88]

PRÉALABLES

Dans la présentation de cette autobiographie, rédigée entre 1982 et 1984, José Dosogne fait allusion à *Mémoires d'une jeune vie dérangée*. L'auteur écrit à ce sujet : "dans *Mémoires d'une jeune vie dérangée*, datant de 2002-2004, je me suis raconté de façon plus directe parce que j'avais appris entre temps la nature du secret qui avait pesé sur ma vie depuis l'enfance " et plus loin au sujet de *Un retour au village* : " Cet embrouillamini au sein d'un paysage familial travesti, je l'ai exprimé en camouflant les personnages qui révèlent progressivement les questions qui se posent. (...) Mais tous les faits sont réels (...) Les lecteurs courageux compareront les deux textes. " L'autobiographie *Mémoires d'une jeune vie dérangée* est donc ultérieur à *Un retour au village* mais se rapporte aux mêmes événements.

ECHO DE LECTURE

Le texte se présente sous forme d'un volume de 188 pages écrites par traitement de texte, sans chapitres ni sous-titres. Il s'agit d'un récit autobiographique, écrit à la 3ème personne. "JE" est devenu Bertrand Sarcot, personnage central autour duquel gravite une multitude de personnages.

LA FABLE

A l'époque du récit, Bertrand est âgé de quelque 50 ans. Professeur d'architecture, à Bruxelles, il est amené à préparer un cours de résistance des matériaux dans un délai très court. Il décide de passer une huitaine de jours à Gercy, dans les Ardennes pour s'absorber entièrement dans l'étude des nouvelles matières qu'il aura à enseigner. Il ignore si c'est le hasard qui a induit ce choix ou s'il a obéi au désir inconscient de retrouver le village de son enfance. Les premiers jours de son séjour, Bertrand se familiarise avec le nouvel environnement qu'il découvre ; l'hôtel qui a changé de propriétaire, les rues asphaltées, les maisons rachetées par des citadins, la maison de son enfance dont les nouveaux propriétaires ont arraché la seule vigne du pays. C'est le même village, mais différent. Son temps se partage entre l'étude d'équations sophistiquées qu'il tente de résoudre et, d'autres part, d'errances vagues, de siestes improvisées, de périodes lacunaires incontrôlées. Mais chaque pas dans le village ressuscite des visages et des émotions oubliées. " Bertrand avait entrepris, sans le vouloir, une quête dont il ne connaissait pas encore le mobile " écrit le narrateur. La semaine se termine avec l'arrivée de Garance, sa compagne, qui le ramène dans la réalité du présent et de l'amour partagé.

LES PERSONNAGES

Deux ensembles de personnages gravitent autour de Bertrand :

Autour de Bertrand, enfant: les personnages qui émergent du passé : Christine et Abel (ou Albert ?) chez qui il habite ; Laure, directrice de la Maison des Loisirs, qui a abrité les enfants revenus d'exode en 40 (en attendant que les maisons dévastées soient à nouveau habitables), le peintre paysagiste Cholet, sourd-muet, l'hôtelier M. Thévenot et ses chiens de chasse, les enfants : (Popol, Toutoune, Nicky). Le narrateur fait une brève allusion à un résistant fusillé en 1943. Des personnages se présentent furtivement : Philippe, le père de Bertrand, ingé-





nieur, la dame au chapeau, sa mère Alice, Anne-Marie, et Baudouin, sa fratrie ; Marceline, collègue ou assistante de son père. Ils viennent de la ville, ne séjournent pas au village mais leur présence aléatoire, leurs brèves apparitions en moto Sarolea, bouleversent le rythme répétitif des habitudes villageoises. Les relations de Bertrand, enfant, avec certains de ces personnages, se préciseront au cours de la quête de Bertrand.

Autour de Bertrand adulte : quelques personnages permettent de situer Bertrand dans le présent : Alexandre, un ami ; le nouvel hôtelier Monsieur Ogier, Popol, devenu Paul Buron, et Garance, sa compagne

L'ESPACE.

Bertrand loge dans l'unique hôtel de Gercy, près d'une rivière à écrevisses, La Falissette, à l'orée de bois et forêts, Gercy était, dans les années 40, un village de cultivateurs qui chassaient et pêchaient pour le plaisir. Dans le hall de l'hôtel, les têtes de cerf ou de sangliers aux yeux de porcelaine réveillent chez Bertrand le souvenir des battues et carnages anciens. Les fermes du village lui rappellent le quotidien de la vie campagnarde : les saillies du taureau, attentivement observées par tout le village ; la jument menée à l'étalement, le spectacle des porcs saignés dans la cour de la ferme, les bêtes menées à l'abattoir, les poules et poulets circulant librement dans les rues. Une vie simple et rustique qu'il aimait. Mais il savait, par des allusions indirectes qu'il était "d'ailleurs" et qu'il devrait retourner chez lui. *"Après tout, on l'avait conduit au village et on l'y avait laissé"*, écrit-il. Cette conviction résulte d'un détail technique ; la chambre de Bertrand est reliée à la cuisine par un conduit censé répandre la chaleur du poêle dans l'étage supérieur. Bertrand écoute avec avidité des conversations qui ne lui sont pas destinées.

LE TEMPS

Le rythme du temps se modifie au gré des pulsions de Bertrand. Les premiers jours essentiellement axés sur l'étude des formules et notes relatives à la résistance des matériaux, s'articulent selon un timing normal : lever, repas, coucher... Mais au fur et à mesure de son séjour, le temps se densifie ; les émotions engendrées par les souvenirs submergent le présent qui s'efface.

Laure, à peine évoquée lors des premières reconnaissances du village, devient personnage central. Bertrand se replonge dans son univers. Très croyante, Laure l'avait introduit dans l'ambiance sentimentale de l'amour chrétien, Jésus-Christ, la Vierge Marie et tous les saints peuplaient son univers. Le rituel quotidien de la prière, les invocations à Notre-Dame, les nombreux pèlerinages avaient développé autour de Bertrand, enfant, un climat où la foi religieuse engendrait une manière de sensualité. Les relations que Laure entretenait avec Bertrand traduisaient une double ferveur : l'amour de Dieu se doublait d'amour maternel, la, foi religieuse devenait l'alibi de sentimentalité et de langueur amoureuse.

L'amour qu'il ressentait pour Marceline était de nature différente. Sa présence aléatoire au village, ses relations ambiguës avec son père suscitait chez Bertrand un amour secret, passionné.

Bertrand adulte n'a pas oublié les trois femmes qu'il avait aimées pendant son enfance au village : Catherine, toujours angoissée à son sujet ; Laure, tout à la fois maternelle et sensuelle et Marceline, idéalisée. Ces femmes se jalouaient secrètement. Cependant, comme l'écrit l'auteur : *" l'issue apparaissait clairement : le garçon, dès son origine était promis à la femme au chapeau rond "*.

Vers la fin du séjour de Bertrand, le rythme du temps se rétablit avec l'arrivée de Garance.

La narration se termine par la question existentielle qui a suscité le retour au village : *" jamais sans doute, Bertrand n'arriverait à savoir. (...) Mais savoir quoi ? "*





S'inspirant de l'exemple d'un réseau européen d'organisations sœurs, les Archives du Patrimoine Autobiographique – Entre mémoire et avenir (APA-Bel) visent :

- à sauvegarder dans un Fonds les fragments de mémoire individuelle et collective consignés dans les documents autobiographiques non publiés ;
- à faire vivre ce Fonds ;
- à organiser des activités liées à l'autobiographie.

Le Fonds de l'APA-Bel est conservé à la bibliothèque Montjoie de la commune d'Uccle-Bruxelles, qui est aussi le siège des activités de l'Association.

Tous les documents sont lus, indexés et archivés. Les échos de lecture sont publiés chaque année dans un numéro du recueil "De Temps en temps".

Les activités sont annoncées par voie de presse et comprennent des conférences, la participation à des événements, etc. Des extraits des dépôts sont lus à la plupart des activités de l'APA-Bel.

L'APA-Bel est une **ASBL** fondée en septembre 2002 par Beatrice Barbalato, Agnès Bensimon, Michèle Piron, Marcel Stelzer, Véronique Vallé, Louis Vannieuwenborgh et Rolland Westreich.

Le conseil d'administration se compose de :

Beatrice Barbalato (professeur UCL, resp. scientifique)

Francine Meurice (trésorière)

Véronique Vallé (secrétaire)

Louis Vannieuwenborgh (resp. groupe de lecture)

Rolland Westreich (président).

Comité d'honneur :

Gilles Alvarez, ancien président APA-France

Lionel Bourg, écrivain, France

Monique Dorsel, directrice du Théâtre Poème, Bruxelles

Philippe Lejeune, professeur et co-fondateur APA-France

Annick Maquestiau, directrice de la bibliothèque Uccle-Montjoie, Bruxelles

Jacques de Martroye de Joly, ancien échevin de la Culture à Uccle - Bruxelles

Pierre Mertens, écrivain, Bruxelles

Albert Mingelgrün, professeur ULB, Bruxelles

Anne Morelli, professeur ULB, Bruxelles

Marc Quaghebeur, professeur UCL, directeur des Archives et Musée de la Littérature (Bibliothèque Royale), Bruxelles

Jacques Sojcher, philosophe, Bruxelles

Membre associée :

Agnieszka Pantkowska, professeur de littérature francophone belge à Poznan (Pologne.)





Un ami nous a quitté...

Avec la disparition, le 22 décembre 2006, de Michel Legrand, dont la vie était consacrée aux récits et aux vies, l'Apa-Bel perd un ami. Professeur aux Facultés de Psychologie de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve et aux Facultés Notre Dame de Namur, Michel, récemment admis à l'éméritat, avait l'intention de s'engager activement aux travaux de notre Association. Ses encouragements, ses invitations aux colloques qu'il organisait, sa participation aux activités de l'Apa-Bel nous ont été aussi précieux qu'amicaux. L'Apa-Bel présente à son épouse, Maddy Legrand-Roche ainsi qu'à sa famille, ses condoléances les plus émues.

Un réseau européen

Les Archives du Patrimoine autobiographique – entre mémoire et avenir font partie d'un réseau européen d'associations similaires, dont voici les principales. Le site de notre sœur aînée française est une véritable mine d'informations pour tout ce qui touche à l'autobiographie, ainsi que celui de Philippe Lejeune "Autopacte" à <http://www.autopacte.org>.

France : *Association pour l'Autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA)*

Adresse : La Grenette, 10 rue Amédée-Bonnet, 01500, Ambérieu-en-Bugey, France
Téléphone: 33 04 34 65 71
Courriel : apa@sitapa.org
Fondateur : Philippe Lejeune
Responsables : **Philippe Lejeune – Denis Dabbadie**
Site internet : <http://sitapa.fre.fr>

Italie: *Archivio Diaristico Nazionale*

Adresse : Piazza Plinio Pellegrini 1, 52036 Pieve S. Stefano (AR)
Téléphone. : 39 (0)575. 797730 ; Fax 39 (0)575 799810
Courriel : adn@archiviodiari.it
Fondateur : Saverio Tutino
Responsable : **Loretta Veri**
Site internet : <http://www.archiviodiari.it/>

Allemagne: *Deutsches Tagesbuch Archiv*

Adresse : Am Markplatz 1, D-79312 Emmendingen
Téléphone : 49 (0)7641-574659 / 49 (0)7641-51907
Courriel : dta@tagebucharchiv.de
Responsable : **Frauke von Troschke**
Site internet: <http://www.tagebucharchiv.de/>

